



LA VIE
PROTESTANTE
NEUCHÂTELOISE

L'habit ne fait pas le moine

Dossier

Peut-être, mais il n'empêche
qu'il est signe de beaucoup de choses...



Vitraux

Balade à travers le
canton(II)



Le Louverain

Encart



Programme

Tout sur le COC

Si le moine faisait l'habit...

Dans notre société, l'habit fait le moine. Le vêtement révèle notre appartenance, notre conformité à un groupe. Que seraient le banquier et l'homme d'affaires sans leur costard-cravate et leur attaché-case? Et les ados sans leurs pantalons à ras des fesses, et leurs piercings dans le nez? Ils ne seraient plus ni reconnus par leurs pairs, ni identifiés comme membres de telle ou telle catégorie de la population. Alors que les uniformes traditionnels (militaires, postaux, ecclésiastiques) font plutôt sourire, on assiste à l'émergence d'autres carcans, qui sont autant de cartes d'identité permettant de se fondre dans un moule, d'être reconnu ou exclu. L'habit révèle un statut, tout en noyant dans l'anonymat celui qui le porte. L'ado teste ainsi différentes identités en se coulant dans des frusques qui le désignent immédiatement comme appartenant à la mouvance «hip-hop», «reggae» ou «metall». Quant au costard-cravate, il est moins anodin qu'il en a l'air; il veut évoquer la force des coffres-forts, la discrétion, la compétence, le sérieux des décideurs qui travaillent dans l'ombre, dans un conformisme terne, certes, mais qu'on voudrait nous faire croire si sûr. Les derniers scandales se sont chargés de démentir cette fausse assurance, mais les porteurs du costard-cravate n'en sont pas moins encore pris très au sérieux.

En tant que chrétiens, nous savons que l'apparence n'est rien, qu'il n'y a que la beauté intérieure qui compte. Notre roi est nu, cloué sur une croix. D'où une attitude critique, née à la Réforme, qui a provoqué une réaction inverse: sous prétexte que l'habit n'a pas d'importance, on en est venu au «look protestant», poussant parfois le mépris des «chiffons» à un point tel qu'on dirait que certains font tout pour se rendre moches et insignifiants. C'est bien dommage, d'autant que le roi dont nous nous réclamons a dit: «*Vous êtes la lumière du monde. On*

n'allume pas une lampe pour la mettre sous un seau.» Même si elle a été efficace par le passé, l'austérité calviniste a fait son temps, d'autant plus que le monde de l'argent et du pouvoir l'a annexée à son profit. Il faut trouver autre chose.

Mais comment protester contre le culte de l'apparence tout en devenant des «lampes qui éclairent»? Comme prendre le contre-pied de ceux qui se cachent dans leurs vêtements par conformisme? Nous ne pouvons tout de même pas nous promener tout nus! C'est difficile d'éviter le stéréotype. Il n'y a rien de plus ridicule que des **«Il n'y a rien de plus ridicule que des milliers de personnes arborant le même t-shirt avec la mention: Je suis un individualiste»**

milliers de personnes arborant le même t-shirt avec la mention: «*Je suis un individualiste*».

Rêvons un peu: pour profaner le sérieux des chasseurs de têtes et des relookeurs, il faudrait renoncer à notre aspect protestant traditionnel inodore-incolore-insipide. Il faudrait inverser le proverbe et inventer, plutôt qu'un habit qui cache, quelque chose qui laisse transparaître ce que nous sommes et ce que nous croyons: des êtres limités, faibles, mais aussi créatifs, pleins de fantaisie, uniques, qui mettent leur fierté et leur confiance dans la grâce d'un Dieu qui les dépasse, et qui ne craignent pas de le montrer. Des vêtements non pas pour «avoir l'air de», mais «pour être au service de». Des habits «signes d'ouverture», accueillants, qui offrent sans toiser, mettent en valeur la beauté intérieure de chacun sans écraser. Des habits voyants, lumineux, qui osent laisser transparaître un peu de cette lumière et de cette joie reçues, dans une multiplicité de formes et de couleurs révélant notre caractère unique, et soulignant

avec fantaisie et humour l'aspect dérisoire des valeurs dites sérieuses de la société. A quoi cela pourrait-il bien ressembler? Aucune idée. Ce qui est sûr, c'est qu'il faudrait devenir chacun son propre couturier!



Maîtres-mots

«On dirait qu'il est temps pour nous d'envisager un autre cycle

On peut caresser des idéaux sans s'éloigner d'en bas

On peut toujours rêver de s'en aller mais sans bouger de là

Il paraît que la blanche colombe a trois cents tonnes de plomb dans l'aile

Il paraît qu'il faut s'habituer à des printemps sans hirondelles»

Noir Désir,
A l'envers, à l'endroit



Des choix qui nous disent

A l'instar de nos gestes, de nos mots, de nos intonations, de nos silences et autres regards, nos habits dévoilent une partie de qui nous sommes. Leurs couleurs, la manière dont nous les portons sont autant de signes, de révélateurs, souvent inconscients, de notre identité, de notre état intérieur. Analyse de Jean-Marc Noyer, formateur d'adultes qui organise régulièrement dans le cadre du Louvain des stages sur le thème: «Vêtement - image de soi».

De toute évidence, chaque personne n'accorde pas la même importance au choix de ses vêtements. Et pourtant, quelle que soit la manière dont une femme ou un homme habille son corps, le résultat sera message pour les autres: partenaires professionnels, cercle amical, parents, enfants, conjoint ou parfait(e) inconnu(e) croisé(e) dans la rue.

«Qu'est-ce que cette personne, qui m'observe, pense de moi? Qu'est-ce qu'elle regarde consciemment, à quel ensemble est-elle sensible ou à quel détail s'accroche-t-elle? Et que perçoit-elle de moi, de manière moins consciente?» Soyons clairs. La coupe plus ou moins ajustée des vêtements et les centimètres carrés de peau qu'ils laissent paraître, vont faire une différence. Les caracos courts, qui dévoilent le ventre, le décolleté plongeant, la jupe à découpe asymétrique chez la femme, la chemise ouverte sur une poitrine velue, la chemisette qui dévoile des épaules musclées ou le caleçon de bain moulant chez les hommes, vont parler directement au cerveau reptilien! La couleur, la texture, les lignes et leur souplesse, l'harmonie d'un ensemble vont plutôt stimuler le néocortex. Et ce sera un premier élément qui parlera de soi: provocant, version agressive ou sensuelle, ou plutôt esthétique, qui suit, et parfois même, qui lance la mode.

Message incontrôlable

L'aspect «costume de bonne coupe» avec le manteau de pluie à martingale posé négligemment sur les épaules de Sacha Guitry, avec un petit air de supériorité et un sourire tout à la fois carnassier et moqueur, sans parler de la voix, en a fait craquer plus d'une. Les chapeaux de la Reine Mère, mieux portés, semble-t-il, que ceux de sa fille Elisabeth, ont coûté quelques milliers d'hectolitres d'encre aux tabloïdes anglais et des centaines de livres sterling aux dames de la bonne société. Quant à Yousuf Karsh, photographe portraitiste de génie, il a su, tout à la fois, immortaliser Sophia Loren de telle manière que l'on ne retient d'elle que son visage habillé d'un superbe chapeau rouge, faire de Fidel Castro, à torse nu, un personnage fragile et intériorisé, et de Nikita Khrouchtchev, avec une moumoute, quelque'un de débonnaire, de rieur et d'avenant.

Alors, quelle maîtrise avons-nous de notre apparence? Si la personnalité est forte et que l'habit dégage en écho une grande cohérence, ce qui sera perçu dépendra relativement peu du contexte: soirée mondaine, promenade dans la rue ou repas entre amis. A l'extrême, le regard et la force que dégage le corps s'imposent au vêtement.

Nous nous souvenons tous de Picasso en marinier à rayures dans son atelier, photographié par Man Ray. Si c'est l'appartenance identitaire qui est visée, classe d'âge, niveau social, mouvement ou culture, alors il faudra suivre la mode, les conventions, au risque de voir momentanément disparaître l'originalité personnelle et donc mettre quelques heures, quelques semaines ou quelques années pour s'entendre dire: «Gagne à être connu(e)!» En toute

modestie, être bien avec soi transcende l'aspect graphique et, par là même, traduit aussi, dans le mouvement et l'harmonie, l'être de celui ou de celle qui a de l'estime de soi.

Et l'Evangile là-dedans?

Il est certainement authenticité, cohérence, respect de soi et respect de l'autre. L'éclat d'un regard d'amour, de compassion, le clin d'œil de

connivence tisseront, sur la durée, des liens solides et donneront cette sensation que nous existons pour l'autre avec plus que ce que nous montrons explicitement. Et l'expression «ça lui va comme un gant» parle d'un ensemble qui

«Etre bien avec soi transcende l'aspect graphique et, par là même, traduit aussi, dans le mouvement et l'harmonie, l'être de celui ou de celle qui a de l'estime de soi»



Photos: P. Bohrer



est fait à la fois du vêtement et aussi de la personnalité de celui ou de celle qui l'habite.

Il faut signaler un dernier piège qui est de se prendre soi-même pour seul critère. L'essentiel, disent certains, certaines, est de se sentir bien. Encore faut-il ne pas confondre cette sensation avec celle qui consiste à se sentir en sécurité. La personne qui abuse de l'alcool, qui a les cheveux en bataille et l'haleine encombrée, est, de son point de vue, en sécurité. La jeune femme au chandail large, qui efface les lignes du corps, se sent, elle aussi, protégée. Toutes sortes de personnes vivent ainsi un équilibre qu'elles ne sont pas prêtes à rompre. Cet équilibre est simplement parfois trop coûteux en relations perturbées et en solitude. Le dialogue ouvert, l'affection et la sincérité de l'entourage amical, seront alors le seul vecteur d'un changement pour aller vers plus d'harmonie esthétique et surtout relationnelle. Le tissage complexe des liens entre les personnes passe par les jeux subtils de la séduction et du respect.

Jean-Marc Noyer ■

Un manteau de pourpre - pour un crucifié royal!

Dans le récit de la Passion, l'épisode est bien connu: Pilate ayant livré Jésus aux soldats pour qu'il soit crucifié, ces derniers commencent par se moquer de lui. Ils lui tressent une couronne d'épines et le revêtent d'un manteau de pourpre, l'acclament comme roi des Juifs, tout en l'humiliant et en le battant. Puisqu'il en va, dans ce numéro, de l'importance du vêtement, qu'en est-il ici de ce manteau de pourpre?

L'histoire nous est racontée dans trois évangiles (seul Luc ne la mentionne pas). La version la plus ancienne se trouve chez Marc (15, 16-20). L'épisode se déroule à l'intérieur du palais, et il implique toute la cohorte de soldats, c'est-à-dire 600 hommes! Après l'avoir revêtu de la pourpre et de la couronne, ils acclament Jésus, se prosternent devant lui, et en même temps le frappent avec un roseau et crachent sur lui. Puis ils lui enlèvent la pourpre et lui remettent ses vêtements pour aller le crucifier. Matthieu (27, 27-31) correspond à Marc, à la seule différence que le roseau qui sert à frapper Jésus est d'abord placé dans sa main droite, comme un sceptre. Plus tard (27, 35) il est précisé qu'après avoir crucifié Jésus, les soldats partagent ses vêtements en tirant au sort, référence directe au Psaume 22 (verset 19). Chez Jean (19, 1-5), la mention du roseau manque. Par contre, cette fois, Jésus est présenté à la foule dans son manteau de pourpre et avec sa couronne d'épines. Et plus tard (19, 23-24), les soldats se partagent aussi les vêtements, mais tirent au sort la tunique parce qu'elle est sans couture, l'évangéliste soulignant qu'ainsi s'accomplit l'Écriture, en citant Ps 22, 19.

La pourpre, symbole de haute dignité

Selon l'usage antique, le crucifié était mis à nu, pour l'humilier en l'exposant au regard et à la risée des passants. Et la loi romaine permet aux bourreaux de se partager les dépouilles du condamné, comme le montrent les évangiles. Dans ce contexte, l'épisode du manteau de pourpre est d'autant plus frappant. Celui qui sera dénudé sur la croix est ici revêtu d'un bel habit d'apparat. En effet, dans l'Antiquité, une étoffe teinte de pourpre (colorant rouge vif, extrait d'un mollusque) symbolise une haute dignité sociale.

Les Phéniciens déjà la connaissent, et les traces bibliques elles aussi ne manquent pas (dans l'Ancien Testament et dans les écrits apocryphes, de nombreux personnages se font revêtir de pourpre). A Rome, la pourpre marque la dignité du consul, et on la retrouve dans l'Eglise catholique pour l'habit du cardinal. De manière générale, la couleur pourpre marque la dignité du souverain, en particulier du roi (la pourpre royale), et on dira d'un personnage de haut rang qu'il est «né dans la pourpre».





Dignité et dérision

Ainsi, pour se moquer de Jésus, les soldats jouent de manière paradoxale sur les insignes de la royauté. Puisqu'on va crucifier le «roi des Juifs», mettons en scène sa royauté! La couronne d'épines semble être un instrument de supplice, mais elle pourrait aussi symboliser une couronne de rayons de lumière, marque traditionnelle d'un roi radieux. Et chez Matthieu, c'est avec son propre sceptre royal que les soldats frappent Jésus! Il en va de même pour le manteau de pourpre: mettons le plus bel habit à celui qui sera bientôt le plus dénudé de tous!

Ainsi, à travers la dérision mise en scène par les soldats, le récit de la Passion souligne la dignité de celui qu'ils ridiculisent. Paradoxalement, la pourpre annonce que le crucifié est royal, que c'est bien un roi que l'on destine à la croix! Malgré elles, les moqueries des soldats se retournent en éloge!

«Le roi est nu»

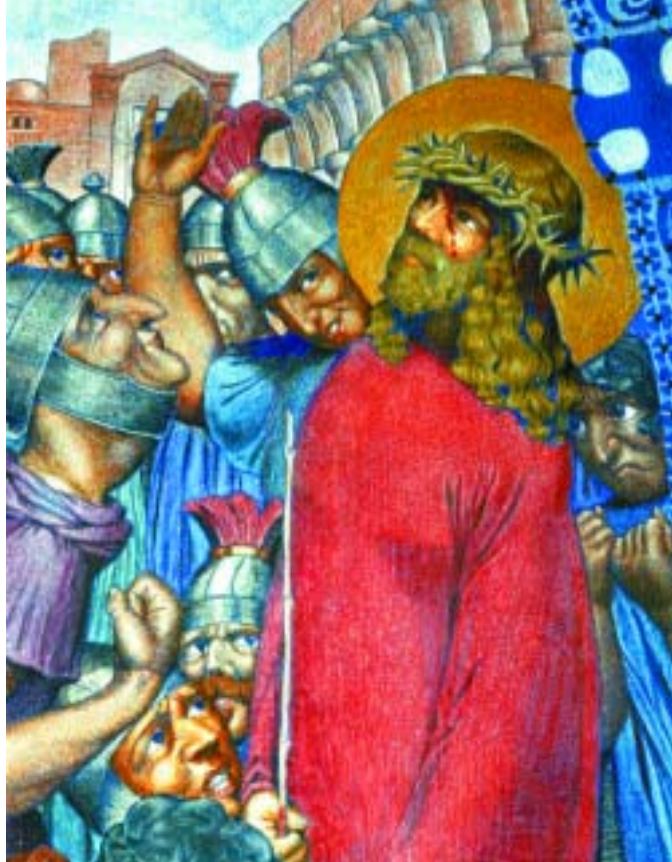
L'expression est bien connue, et nous nous souvenons du ridicule du roi d'Andersen qui, trompé par des tisserands malhonnêtes, croyait défiler dans l'habit le plus fin qui soit, invisible aux imbéciles, alors qu'il se montrait à demi-nu à ses sujets! En un sens, avec Jésus, la situation est inverse. Pour le ridiculiser, on l'a revêtu d'un beau manteau, indice que, chez lui, c'est dans le dénuement qu'il montrera toute sa royauté. Chez lui, l'habit ne fait pas le roi. Ne vous y trompez pas: c'est nu sur la croix que Jésus est roi.

On s'en souviendra quand on enfilera tous ces habits de pourpre répandus parmi les humains. Qu'elle soit consulaire, cardinalice, royale, pastorale, professionnelle, successorale ou méritoire, citadine ou paysan-

«Chez Jésus, l'habit ne fait pas le roi. Ne vous y trompez pas: c'est nu sur la croix qu'il est roi»

ne, notable ou prolétaire, elle ne nous protégera pas de la mise à nu qu'opère la croix. En ce monde, les habits sont utiles, assurément, et on en fera bon usage. Le pire serait de croire que, devant le crucifié, ils pourraient faire la personne.

Pierre Bühler ■



Photos: P. Bohrer

Draps de soi...

Nippes, frusques, fringues: notre époque, consommation oblige, privilégie le bon marché standardisé. Vite conçu, fabriqué en (immense) série, à la hâte, et... prêt-à-jeter dès le prochain hoquet de la mode. Pour la styliste Natacha Droz, le vêtement est autre chose qu'un «emballage-cadeau» auquel il convient de se conformer tant bien que mal: ses créations, pensées, mûries, habillent leurs destinataires de manière à leur permettre de se sentir bien dans leur... peau! Rencontre.



Photo: Baptist Burgat

Vie Protestante: Entre tenir chaud et paraître, quelle est la fonction de l'habit?

Natacha Droz: Je crois qu'il doit servir à mettre le corps en valeur. Il doit cacher, mais aussi révéler ce que la personne est prête à montrer. Un vêtement doit aider les gens à être eux-mêmes. Dans mes créations, il y a toujours un lien très fort entre les habits, les bijoux, les coiffures et le maquillage. Certaines coupes sont pensées pour laisser la place à un bijou en particulier.

VP: C'est le cas dans les défilés de vos collections?

N. D.: Oui, je les appelle plutôt des spectacles parce que les personnes qui défilent sont des amateurs qui ne se contentent pas simplement de porter les habits, mais qui



s'investissent énormément. L'habit fait alors partie d'un événement, il n'existe pas seul, mais il est porté pour une occasion précise. Un habit, c'est un moment de vie, une expérience. Avec la démocratisation de la culture - qui est une excellente chose en soi -, les gens cèdent un peu vite aujourd'hui à la facilité et à la paresse dans l'habillement. J'essaie de leur redonner le goût des beaux habits que l'on décide de porter pour aller au théâtre, ou même au cinéma.

VP: Vos habits ont-ils une âme?

N. D.: Je crois. Ils sont habités par la relation nouée avec le client ou la personne qui le porte pour le spectacle. Il m'arrive d'arrêter des gens dans la rue qui me séduisent par leur charisme, leur voix, leur démarche ou leurs mains. Je discute avec eux, j'essaie de nouer un lien de confiance qui me permet parfois d'aborder des sujets assez intimes. C'est grâce à cette part d'intimité qu'ils me livrent à travers leur corps que je peux créer un habit qui les met en valeur. Alors, bien sûr, je m'attache à mes habits comme on peut s'attacher à un instrument de musique ou à un bijou. Et vu le temps passé, le soin, l'investissement personnel, j'éprouve même de la tristesse à les voir partir lorsqu'ils sont terminés.

VP: C'est tout le contraire de l'industrie du vêtement...

N. D.: Je refuse d'entrer dans le circuit industriel qui ne fait que des copies toutes pareilles, sans ces «petits défauts» qui font toute la différence. Que ce soit pour les habits ou les bijoux, personne ne connaît le nom des artistes qui en sont à l'origine. Le temps de fabrication est réduit à néant: on découpe les tissus au laser, on fait des boutons en deux secondes alors que j'y passe vingt minutes. Ça provoque une uniformisation générale: les artisans qui tiennent compte des individus dans leur art sont de plus en plus rares. Même dans les écoles de couture, il faut se battre pour casser les images toutes faites du marché dans la tête des étudiants!

VP: Mais alors, qui habillez-vous?

N. D.: J'aime travailler avec des personnes qui ne correspondent pas aux canons actuels de la beauté et particulièrement avec des femmes plus rondes. Elles ne trouvent souvent rien qui les mette en valeur, et les jeunes doivent s'habiller finalement comme des mamies! Simplement parce qu'à peine entrées dans un magasin, elles s'entendent dire qu'on n'a rien pour elles. Je trouve très motivant de faire un habit dans lequel elles se sentiront bien. Pour les hommes, je me rends compte aussi que je fais parfois ressortir un peu leur côté féminin avec des décolletés dans le dos par exemple. Mais si les femmes se sont mises à porter des pantalons, je ne vois pas pourquoi les hommes ne pourraient pas mettre des jupes ou renouer avec le maquillage comme au Moyen-Âge!

Photo: Cédric-Gabriel Schwab



VP: Justement, où trouvez-vous votre inspiration?

N. D.: Je tire des idées du quotidien, je regarde souvent les gens dans la rue des pieds à la tête. Et puis, je feuillette



Photo: Baptist Burgat

certains magazines de mode en laissant les images s'imprimer dans ma mémoire d'où elles ressortent parfois bien plus tard. Souvent, j'achète des tissus qui me plaisent sans savoir ce que j'en ferai, mon armoire en est pleine. Je les laisse mûrir jusqu'au jour où ils s'imposeront naturellement pour un habit particulier.

VP: Y a-t-il une dimension spirituelle dans votre travail?

N. D.: Je fais quelques allusions de type religieux dans certains habits. C'est parfois très subtil ou même inconscient. Mais j'évite toute provocation vaine, tout cynisme ou moquerie: c'est inutile si ça n'apporte pas un message en plus. Mes robes de mariée, par exemple, ne sont pas «religieuses» à cause de leur forme ou de leur cou-

Contact

Natacha Droz se définit comme une «couturière designer». Elle crée des pièces uniques, hyper-personnalisées et dans un style propre. Chaque habit ou costume de scène qu'elle fait exige jusqu'à deux cents voire trois cents heures de travail. Titulaire d'un CFC de couturière, elle a ouvert son atelier à la rue de l'Ecluse à Neuchâtel voici neuf ans. On peut la contacter au 032 724 18 79 ou par e-mail: ndroz@freesurf.ch.



L'essentiel est... intérieur!

VP: L'habit ne fait pas le moine. Mais la robe peut-elle faire le pasteur?

N. D.: *J'ai quelques difficultés avec les uniformes en général. Ce n'est pas évident de personnaliser un habit de fonction parce que la hiérarchie s'exprime par des signes, des marques explicites qui limitent la créativité. Mais je pense que pour l'Eglise, l'essentiel est ailleurs que dans la robe: qu'est-ce qui empêche une personne mal habillée ou vêtue hors des normes d'être un bon pasteur? Ce qui fait sa force, c'est plus sa capacité d'aide, la qualité de son écoute, les relations qu'il noue. L'apparence n'est pas si importante, c'est l'intérieur qui compte!*

leur, mais plutôt grâce à l'esprit dans lequel elles sont faites, à l'émotion qui les habite.

VP: Vos habits ont donc un peu de cet esprit entre les fibres...

N. D.: *Oui, j'accompagne souvent ma création de prières bouddhistes pour que les spectacles se passent bien. C'est une démarche de foi personnelle qui m'aide à mettre les choses en place...*

VP: Qui aimeriez-vous pouvoir habiller un jour?

N. D.: *Je crois que j'aimerais faire un habit pour quelqu'un que je déteste comme Le Pen ou Blocher. J'aimerais essayer de dépasser mes préjugés, chercher à révéler un bon côté par une relation, tenter de mettre en valeur ce qu'il a forcément de bon en lui...*

Propos recueillis par
Sébastien Fornerod ■

Religieux tu paraîtras...

L'habit ne fait pas le moine... Et pourtant, dans toutes les confessions, les religieux se distinguent par un habillement. Un signe distinctif chargé de rappeler la vocation spirituelle de ces hommes et femmes mis à part. Une tradition du paraître qui n'est pas sans ambiguïté.

Le vêtement distingue le religieux du commun des mortels. Il marque le renoncement à la vie séculière et l'engagement pour un service et une vie particuliers. Quand il enfle les habits de son ordre, le novice marque visiblement son entrée dans la communauté monastique. Ainsi, le brun de la bure franciscaine se distingue facilement du blanc des cisterciens ou des dominicains. Cette particularité vestimentaire des moines traverse les religions. Qui n'a pas été fasciné par le safran des robes monastiques bouddhistes? Crâne rasé, emballés dans une vaste pièce de tissu rouge orangé, les jeunes hommes récitent inlassablement les réflexions de leur maître.

La règle d'un vêtement particulier

«Pour Calvin, il est inadmissible que l'Eglise consacre ses moyens aux vêtements ecclésiastiques et néglige de ce fait le soutien qu'elle doit aux plus pauvres»

n'est pourtant pas absolue. Certains ordres y renoncent pour la vie quotidienne, pour travailler à l'extérieur du couvent ou voyager. Saint-Benoît insiste sur la simplicité attendue du vêtement monastique. Pour lui, l'habit doit correspondre au climat du pays, mais sa couleur et la qualité de son tissu sont indifférents: «Les moines prennent ce qu'on peut trouver dans le pays où ils vivent, ou ce qu'on peut acheter de moins cher», écrit-il dans sa règle. L'essentiel étant de ne pas tomber dans le «vice de la propriété». Voilà pourquoi le père du monachisme chrétien autorise les abbés à examiner souvent les lits «pour vérifier qu'il ne s'y trouve pas d'objets personnels». Chaque moine doit se contenter de ce qui lui est nécessaire.

Spiritualité du paraître

Dans une société, le vêtement constitue donc un signe important de la dimension religieuse. Il suffit d'avoir croisé un pope portant chapeau et voile dans les rues d'un village grec pour s'en convaincre. Une donnée que le catholicisme a su adapter aux exigences de la télévision. Les prêtres et évêques des grands-messes médiatiques ne craignent pas de se laisser relooker par les meilleurs couturiers. Cette spiritualité du paraître a fait l'objet de vives critiques, notamment de la part des Réformateurs du XVI^e





Photos: P. Bohrer



doit aux plus pauvres. Une critique qui a été reprise. Par exemple, au cinéma: le fameux défilé de mode ecclésiastique mis en scène par Fellini dans son chef-d'œuvre *Roma* constitue un morceau d'anthologie ironique. Une luxuriance qui contraste fortement avec l'austérité des huguenots tournés par Patrice Chéreau dans *La Reine Margot*. La forme doit correspondre au fond, sinon il y a tromperie sur la marchandise. Certains protestants se sont donc rabattus sur le noir, estimant qu'il correspondait mieux à leur idéal de retenue. Une teinte qui n'est pas dénuée d'une certaine esthétique. Les tableaux de Rembrandt, portraiturant les commerçants calvinistes de son époque, en sont la démonstration magistrale. Le noir se révèle profond et subtil, soulignant magnifiquement l'humanité des visages. Les nuances foncées du peintre hollandais nous renvoient constamment au-delà du paraître immédiat.

Cédric Némitz ■

siècle. Pour Calvin, il est inadmissible que l'Eglise consacre ses moyens aux vêtements ecclésiastiques et néglige de ce fait le soutien qu'elle



Le bleu de Grandchamp

Les sœurs de la Communauté de Grandchamp, près d'Areuse, portent l'habit. Un choix qui ne laisse rien au hasard. Explications de sœur Minke.

Vie protestante: Pourquoi les sœurs portent-elle un vêtement particulier?

Sœur Minke: Dès les débuts de la communauté, dans les années 1940, les sœurs ont éprouvé le besoin de montrer leur appartenance à un même corps, leur vocation commune de prière et de service. L'habit religieux nous rappelle aussi que «nous avons revêtu le Christ» (Ga 3, 17) et que nous appartenons à la famille universelle des religieux. Ce choix n'a jamais été remis en question, mais nous nous sentons très libres de porter des habits civils lors de certains voyages ou en vacances, par exemple. Nous sommes attentives à ne pas porter l'habit là où il pourrait être ressenti comme provocant. Nos sœurs en Algérie sont en civil, mais à Jérusalem, après une longue période sans habit religieux, nous en reparlons pour rendre notre identité plus claire.

VP: Pourquoi un vêtement bleu de ce type?

S. M.: Les premières sœurs ont pensé au bleu de travail.

L'habit que nous portons aujourd'hui se veut simple et pratique. Le jour où nous faisons profession, nous recevons aussi une robe blanche, habit de fête (Luc 15, 22; Ap. 7, 13, 14) que nous portons toute la journée de Pâques, pour les célébrations dominicales et celles des jours de fête. La ceinture (Mc 1, 6), les sandales (Mc 1, 7) expriment notre désir d'être des pèlerins en marche. Quant au voile, c'est une ancienne tradition assez pratique, puisqu'il résout également certaines questions de coiffure!

VP: L'habit joue-t-il un rôle pour l'entrée dans la communauté?

S. M.: Nous recevons la robe lors de notre entrée au noviciat, qui suit le temps de stage et de postulat (une année environ). Certaines d'entre nous ont peut-être eu de la peine à s'imaginer ainsi vêtues. Mais nous jouons le jeu. L'habit nous permet de vivre nos différences d'origine avec plus de discrétion sans vouloir niveler nos personnalités. En fait, nous voulons rester simples et humaines.

Propos recueillis par Cédric Némitz ■

Corbeau, colombe ou passe-partout?

Qui l'eut cru? Le port de la robe pastorale suscite encore la discussion: en mettre une ou pas, telle est la question. Pure coquetterie de la part des ministres réputés si austères? Non. Car l'enjeu du débat, c'est le statut du pasteur face à sa communauté. Dans la pratique actuelle des Eglises, les avis sont partagés. Enquête.



«La robe blanche, ça fait trop «catholique»!» «La robe noire, c'est affreusement triste! Ça fait musée, c'est d'un autre temps.» «Pourquoi en mettre une? Le pasteur est comme tout le monde.» Il y a ceux qui sont pour les robes noires, ceux qui sont pour les robes blanches, ceux qui sont contre les robes. Et de multiples variantes, de la robe grise à la djellaba, en passant par le port de foulards colorés jusqu'aux robes pailletées de certains pasteurs américains. Dans les Eglises bernoise et neuchâteloise, le port ou non de la robe lors des célébrations n'est pas à bien plaisir, mais est défini par un règlement ou par l'usage coutumier.

«A Neuchâtel, bien qu'il n'existe aucun règlement écrit concernant la robe blanche, elle est entrée dans les habitudes»

Officiant ou enseignant

Dans l'Eglise bernoise, le règlement ecclésiastique stipule que le pasteur doit officier en robe noire. Ce règlement va être modifié sous peu, car dans les faits, les pasteurs alémaniques sont de plus en plus rares à porter la robe pastorale; les pasteurs jurassiens, eux, portent le plus souvent la robe noire, parfois la blanche, selon leurs convictions et leurs origines théologiques. La robe noire a été introduite à la Réforme, à la fois comme protestation contre le manque de formation des prêtres - il fallait

professeur von Allmen. A l'époque, ses options théologiques ont été largement partagées par ses étudiants. Bien qu'il n'existe aucun règlement écrit concernant la robe blanche, elle est entrée dans les habitudes. La décision de la porter ou non appartient aux Conseils et aux assemblées de paroisse, pas aux pasteurs. C'est une ancienne robe liturgique apparue dès le cinquième siècle, qui fait référence à la lumière et à la joie de Pâques:

au tombeau vide, les envoyés étaient en blanc, de même que les douze vieillards de l'Apocalypse. Les défenseurs de la robe blanche affirment qu'elle n'est pas un signe de pouvoir, mais de célébration; elle peut être portée par tous: chacun en avait une à son baptême.

Assumer la visibilité de son ministère

Quels que soient les arguments, les pasteurs qui portent une robe s'accordent pour dire que la couleur est secondaire, et que l'important, c'est d'avoir un vêtement particulier pour dépersonnaliser l'officiant: la robe permet d'effacer sa personne au profit d'une Parole qui nous dépasse, et elle clarifie la fonction. Autres arguments invoqués: «C'est le signe que l'on parle sur mandat de notre Eglise, et pas seulement de nos dadas.» «C'est ma salopette de travail.» «Ne pas la mettre, c'est refuser d'assumer son ministère. Assumer le rôle pour lequel on a été élu, c'est aussi une marque de respect des gens.» La robe est un repère qui facilite et clarifie les rôles dans la célébration. Mettre une robe comporte également un côté pratique non négligeable: c'est un «cache-misère» qui libère des préoccupations de lessive, de repassage et du souci de «que vais-je bien pouvoir mettre?».

La pasteure est un homme comme les autres

«Tous différents, tous égaux», clamait le badge épinglé sur la robe blanche de ce pasteur, mal à l'aise de la porter: «Pourquoi serais-je seul à être si blanc, si pur?»

Plusieurs pasteur(e)s portent la robe à contrecœur, ou y ont renoncé. Ils officient soit en tailleur, soit en «habits du dimanche», ou «comme pour aller dans un bon restaurant». Ils considèrent que le ministre doit rester un porte-parole humain qui ne cache pas son côté limité, et que la robe, costume atemporel et asexué, coupe une partie du message. Ils refusent de se distinguer des fidèles par leur habillement, reprochant à la robe son aspect de pouvoir clérical. Ils ont la conviction que le ministère pour lequel ils ont été élus, même s'il leur confère un rôle de théologien et d'interprète,

ne les dispense à aucun moment de rester totalement et visiblement des humains comme les autres. En conclusion à cette position opposée au port de la robe, l'argument d'une femme pasteure: «C'est si mal pratique, trop grand, trop long. Je me suis emmêlé les pieds dans ma robe, j'ai failli m'étaler plusieurs fois. Je préfère un vêtement plus seyant et plus adapté à mon corps.»

Corinne Baumann ■



Photos: P. Bohrer

donc s'habiller comme les académiciens de l'époque -, et comme signe visible de l'enseignant, qui a une autorité de parole. Les défenseurs de la robe noire la considèrent

comme signe d'opposition au prêtre célébrant. Leur argument: la robe blanche crée une ambiguïté avec le prêtre; or, les réformés sont porteurs de parole, pas intermédiaires entre Dieu et les hommes.

Dans l'Eglise neuchâteloise, la robe blanche a été introduite dans les années soixante, dans la mouvance œcuménique suscitée, entre autres, par les frères de Taizé, et sous l'impulsion d'un renouveau liturgique amené par le



Quand l'unité fait la force

L'habit ne fait (peut-être) pas le moine, pas plus qu'il ne fait forcément le bon médecin ou le ténor du barreau. L'habit en revanche fait, pour de subtiles raisons, le gendarme, le soldat, le fifre et le tambour... Il s'appelle alors «uniforme».

La nécessité, ou à tout le moins l'utilité de créer des uniformes répond, originellement, à une volonté et à un besoin militaires. C'est une invention relativement récente puisqu'elle remonte au courant du XVIII^e siècle. Elle est le fruit de lents et longs balbutiements. Contrairement à ce qu'une imagerie populaire, inspirée en partie de la peinture romantique, pourrait nous faire croire, les Grecs de l'Antiquité n'entretenaient à l'endroit de leurs armées aucun souci d'unité vestimentaire. A

l'exception d'une sorte de manteau - baptisé la *chlamyde* - que l'on jetait sur l'épaule gauche, rien n'obligeait alors les soldats à porter des habits qui les identifiaient. L'armement, lui, cependant, était «standardisé».

Les Romains, pas plus que les Gaulois et autres civilisations de l'époque, n'ont ensuite guère fait véritablement évoluer les habitudes en la matière. Vers la fin du Moyen-Age, tandis que les armures de fer battu se généralisent, voient le jour les premiers éléments assimilables à de la reconnaissance «nationale»: des croix, des écharpes apparaissent, les chevaliers commencent à arborer leurs armoiries familiales, les casques ont des dimensions, des dessins et des couleurs plus ou moins réglementés...

Toujours plus «guerrier»

1557 marque un semblant de tournant préfigurant la naissance prochaine et systématique de l'uniforme. Le 25 août de cette année, 7'000 soldats anglais, élégamment et semblablement vêtus, affrontent les hommes de François 1^{er} à Saint-Quentin. Le contraste est saisissant entre une armée française «débraillée» et son adversaire de belle tenue; il marque les esprits. Il fallut toutefois attendre encore globalement un siècle

pour qu'un uniforme digne de ce nom, aux détails dûment fixés par une autorité ad hoc, entre en vigueur dans la quasi-totalité des armées occidentales. On cherche alors le panache, la sophistication dans le mariage des formes, des matériaux et des teintes. Ce seul souci de la prestance fit progressivement place, à partir de l'ère napoléonienne, à d'avantage de préoccupations de confort et de commodité. On prend conscience qu'on habilite des soldats, et qu'on n'organise pas un «défilé de mode»...

Cette évolution va se radicaliser jusqu'à la Première



«Difficile d'imaginer qu'un officier, par exemple, soit aisément en mesure de commander en étant privé de son «argument» vestimentaire»



Guerre mondiale pour aboutir à des uniformes toujours plus conformes aux nouvelles stratégies de combat. Finis les affrontements de troupes en ligne, révolues aussi les panoplies aux couleurs chatoyantes: l'art du camouflage, par exemple, exige des tenues variant du kaki au vert olive, les opérations dites de survie réclament des tissus particulièrement résistants, souples et moins sensibles aux variations de températures... Excepté pour

ce qui est des tenues d'apparat - affectées aux périodes de sortie dans la vie civile ou aux défilés -, l'efficacité prime sur le prestige et l'allure.

A quoi cela sert?

L'uniforme n'est pas un vêtement comme les autres. Son port induit une série de «sentiments incontrôlés» dont les militaires ne sont très vite plus les seuls à avoir voulu tirer profit. La police, les pompiers, les musiciens de fanfares, le personnel des postes, des transports publics, les securitas, les pilotes d'avions, tous vont progressivement se voir attribuer par leurs responsables des habits qui les désignent dans leur fonction. Et plus récemment, des entreprises privées

- grandes surfaces de vente, sociétés de dépannage, assurances, banques... - les ont également introduits. Pas par hasard, ni pour le «fun» ni par simple désir de conformité... Non, l'uniforme a plusieurs «vertus» appréciables,



communément reconnues; ces attributs valent tant pour les êtres qui endossent lesdits vêtements que pour leurs interlocuteurs (clients, etc.).

L'uniforme renforce l'idée de groupe, d'unité, d'égalité en gommant visuellement les individualités, les différences. Il conforte le sentiment d'appartenance - avec lui, grâce à lui, on accède au rang de membre d'une «famille» (sociale, politique...). Il confère un certain nombre de qualités (sérieux, professionnalisme, compétences...), et garantit implicitement l'adhésion de celui qui le porte à des principes ou valeurs morales de référence. Il offre en outre du prestige et, surtout, procure du pouvoir. Ce faisant, il impose une hiérarchie entre les gens, et peut dès lors inspirer de la crainte chez qui se trouve face à lui. Enfin, ce même uniforme officialise les ordres, les cadres, les obligations - difficile d'imaginer qu'un officier, par exemple, soit aisément en mesure de commander en étant privé de son «argument» vestimentaire.



Photos: P. Bohrer

Et si la vie était un vaste théâtre dont les règles du jeu ne tenaient qu'à... un fil - d'habit?

Laurent Borel ■

Le triomphe du gris-bleu démocratique

Des photos de gouvernements aux corbeilles de la Bourse, tout autour de la planète, le gris-bleu fait l'unanimité des hommes de pouvoir. Et des femmes aussi. Terne et passe-partout, ce non-signes extérieur de puissance pose question pour une saine vie démocratique.

Entre gris foncé et gris très foncé, dans une nuance très bleutée: pour cette année 2002, la photo officielle du Conseil fédéral parle d'elle-même. Le pouvoir démocratique s'expose terne et morne, limite coincé. L'image donne une impression peu relevée du gouvernement suisse. Même la benjamine du collège nous la joue timorée. Notre démocratie est-elle vraiment condamnée à prendre cette pose contrite? A moins que cette photo ne soit la représentation réaliste, mais bien triste, du pouvoir central helvétique?

Rassurons-nous, la Suisse ne fait pas exception. Les puissants d'aujourd'hui n'affichent plus l'étendue de leur influence. Qu'on soit politicien, financier ou riche héritier, la règle du complet gris-bleu fait partout l'unanimité. D'où qu'ils viennent, les ministres se ressemblent. Leur garde-robe est désormais parfaitement interchangeable.

Même les femmes succombent à cette mode grisante. Dans une émission qui leur était consacrée, quelques-unes de ces dames devenues ministres en France admettaient s'être laissées contaminer par le blues vestimentaire de la République. On se demande combien de temps Roselyne Bachelot va encore nous ravir avec ses tailleurs orange vif ou vert pétant. Dans ce contexte morose, même la reine d'Angleterre semble s'assagir.

Les diamants de Bokassa

Depuis le départ du majestueux Nelson Mandela qui ne craignait pas d'arborer des chemises aux couleurs

chatoyantes, il n'y a plus guère que quelques tyrans fous pour nous faire rêver avec leur accoutrement. Malheureusement, le mauvais goût de ces déguisements ne manifeste qu'avec trop d'évidence le peu de crédit qu'il s'agit d'accorder à ce type de régime.

Car l'habit installe le pouvoir. Il l'incarne et le met en scène. Il nous en dit la nature et l'importance. Il nous rappelle le respect qui lui est dû, mais aussi la responsabilité qu'il engage. Autrefois, les rois ne craignaient pas d'afficher leur suprématie par des vêtements hauts en couleurs et de somptueuses couronnes. Les ecclésiastiques arboraient le pourpre cardinal en portant chapeaux et cordons à la manière de Richelieu. Alors que les militaires rivalisaient de décorum sur leurs uniformes. Que sont devenus les charmes de Sissi et les somptueuses épaulettes de son «Franz» chéri?



L'art du camouflage

Aujourd'hui, la mode politique est à la dissimulation. Depuis que les soldats de 1914 ont abandonné leur pantalon rouge, le camouflage semble devenir la règle. Même les généraux russes ont revendu leurs époustouflantes alignées de médailles. Qu'ils soient magnats de la finance ou du commerce, dictateurs ou républicains, tous se confondent désormais. Le gris-bleu affiche la simplicité d'un pouvoir qu'on voudrait faire émaner miraculeusement, selon la formule, «d'en-bas».

Ce n'est pas sans poser un problème. Comment désormais identifier le

pouvoir? Comment distinguer le bon grain de l'ivraie? Et a fortiori, comment surveiller l'étendue de leur influence?

Fausse modestie

Le pouvoir avance masqué. Alors qu'en démocratie, il doit être identifié, surveillé, et éventuellement corrigé par ceux qui acceptent de s'y soumettre. Les puissants devraient donc exposer clairement l'ampleur et la nature de leurs ambitions. On peut douter que le modeste pin's étoilé arboré par Georges W. Bush depuis le 11 septembre 2001 soit à la mesure des ambitions du géant américain. La même remarque vaut pour son ami Bill Gates qui ne craint pas de prendre de fausses allures



d'étudiant fauché: un comble pour l'un des hommes les plus riches de la planète.

Le gris-bleu cherche à afficher une innocente modestie. Il ne faut pas s'y tromper. Pour certains - certes pas pour tous -, cette apparente humilité cache des ambitions bien réelles. Banalisés, ces puissants restent redoutables. Ils se confondent et s'entremêlent, mais soyons sûrs qu'ils se connaissent et se reconnaissent. Le gris-bleu démocratique sert de couverture aux pires requins de la finance, à des tueurs en affaire et, en politique, à bon nombre de fiefés opportunistes.

Cédric Némitz ■

D'autant plus **belle** qu'elle est inutile...

Souvent associée au costard, avec lequel elle a fini par former un groupe nominal en passe d'entrer tel quel dans le dictionnaire, la cravate est aujourd'hui nouée au cou de quelque 600 millions d'individus disséminés aux quatre coins du monde. Par obligation? Par conformisme social? Sans doute pas seulement...

Le soussigné le concède volontiers: il entretenait, jusqu'à la rédaction du présent article, un parti pris totalement arbitraire frisant l'allergie à l'endroit de la cravate. Probable réminiscence d'une enfance au cours de laquelle le dit accessoire vestimentaire, maintenu alors au moyen d'un élastique - la honte! -, imposé par l'autorité paternelle à l'occasion des fêtes de famille et autres circonstances solennelles, était source d'une répulsion où se mêlaient désagrément et sentiment de ridicule. A cette époque-là, la mode était (déjà) aux pattes d'éléphants ainsi qu'aux chemises à fleurs, et le port d'une cravate conférait à l'auteur de ces lignes une (imaginaire?) allure de «fils à papa» docile, susceptible pour peu de lui flanquer... des boutons! Rien d'étonnant, vous l'admettrez, que tout ce qui pouvait ressembler, de près ou même de loin, à l'ombre d'une cravate fut dès lors, et durant plus de trois bonnes décennies, littéralement banni de sa garde-robe et pratiquement de son vocabulaire.

Les temps - et les êtres! - ont changé, et la cravate n'est plus aujourd'hui l'objet de la «malédiction», de la raillerie, du dénigrement qui lui étaient réservés par une large frange de la jeunesse des années 70. Il n'est par conséquent plus infamant de l'évoquer. D'autant moins que, une fois les a priori laissés au vestiaire, son histoire se révèle savoureuse et riche d'anecdotes.

Objet de passions

On en trouve les prémices dans l'Antiquité: plusieurs siècles avant notre ère, des soldats, chinois et romains en particulier, portaient en effet, pour des raisons que l'on suppose essentiellement hygiéniques, des étoffes nouées autour de leur cou. Puis, ces espèces de foulards colorés disparurent, sans qu'on sache trop pourquoi.

Pour refaire surface au... XVII^e siècle. La cravate se présente alors sous la forme d'une écharpe blanche, en mousseline, ornée de dentelles à ses extrémités. Devenue subitement indispensable à l'élégance masculine, elle connut une succession de modes. L'une des plus fameuses fut la «steinkerque», d'aspect débraillé, dont on glissait le bout dans une boutonnière de la veste. Elle fut baptisée de la sorte au lendemain de la bataille du même nom (1692), au cours de laquelle les officiers français, surpris par une attaque éclair de l'ennemi anglais, se présentèrent au combat sans avoir eu le loisir de nouer leur cravate. La steinkerque sera supplantée par la «crémone», simple ruban de dentelle. Et la cravate s'effacera durant la quasi-totalité du XVIII^e siècle. Pour mieux renaître au suivant, où elle connut son âge d'or. Si les bourgeois de l'époque la conservèrent très sobre, plusieurs dandies romantiques la rendirent gracieuse, lui faisant épouser des formes bouffantes et des nœuds fantaisistes. La «cravatophilie» était en vogue, et l'on vit foisonner les ouvrages relatifs à l'art de choisir et d'ajuster cette noble garniture.

La cravate «moderne» mettra encore plusieurs décennies pour naître; elle verra le jour en écho à l'éclosion de l'ère industrielle répondant aux besoins d'une nouvelle classe socioprofessionnelle: les cols blancs. Ces employés de bureau porteront dans un premier temps la régale, puis dès la fin de la Belle Epoque, la cravate telle que nous la connaissons aujourd'hui, à savoir un ornement, certes tout à fait inutile - cette gratuité constitue une partie de son charme -, mais simple et pratique, qui a su faire oublier son uniformité par une profusion de matières, de coloris et de motifs.

Laurent Borel ■

Restons très prudents

Les comptes 2001 de l'EREN bouclent avec un déficit bien moindre que prévu: 35'540 francs en définitive contre 897'900 inscrits au budget. C'est bien entendu très réjouissant. On enregistre ainsi une légère hausse des recettes de la contribution ecclésiastique, alors que, par ailleurs, les charges ont pu être maîtrisées si ce n'est diminuées. Il faut toutefois interpréter ces chiffres avec une certaine prudence. En effet, avec le nouveau système fiscal, la taxation définitive n'intervient que l'année qui suit. Il convient aussi de relever qu'il s'agit d'une année fiscale favorable, puisque, grâce à la bonne tenue de la conjoncture, la plupart des collectivités publiques ont, elles aussi, enregistré des résultats meilleurs que prévus.

Il n'en reste pas moins que ce répit, qui, après celui de 2000, fait suite à la longue détérioration de ces dernières années, est le bienvenu. On ne peut cependant garantir que cet état de fait perdurera. A moyen terme, le problème financier de l'EREN reste entier et les campagnes de sensibilisation à la contribution ecclésiastique gardent toute leur importance. C'est à cette situation qu'EREN 2003, en regroupant les forces vives, doit aussi permettre de faire face.

Faut-il enfin rappeler que s'acquitter de sa contribution ecclésiastique, ce n'est pas payer une prestation en fonction du niveau de satisfaction qu'elle nous procure, mais aller au bout de sa démarche de chrétien, en permettant à l'Eglise, dont la dimen-

Un problème?

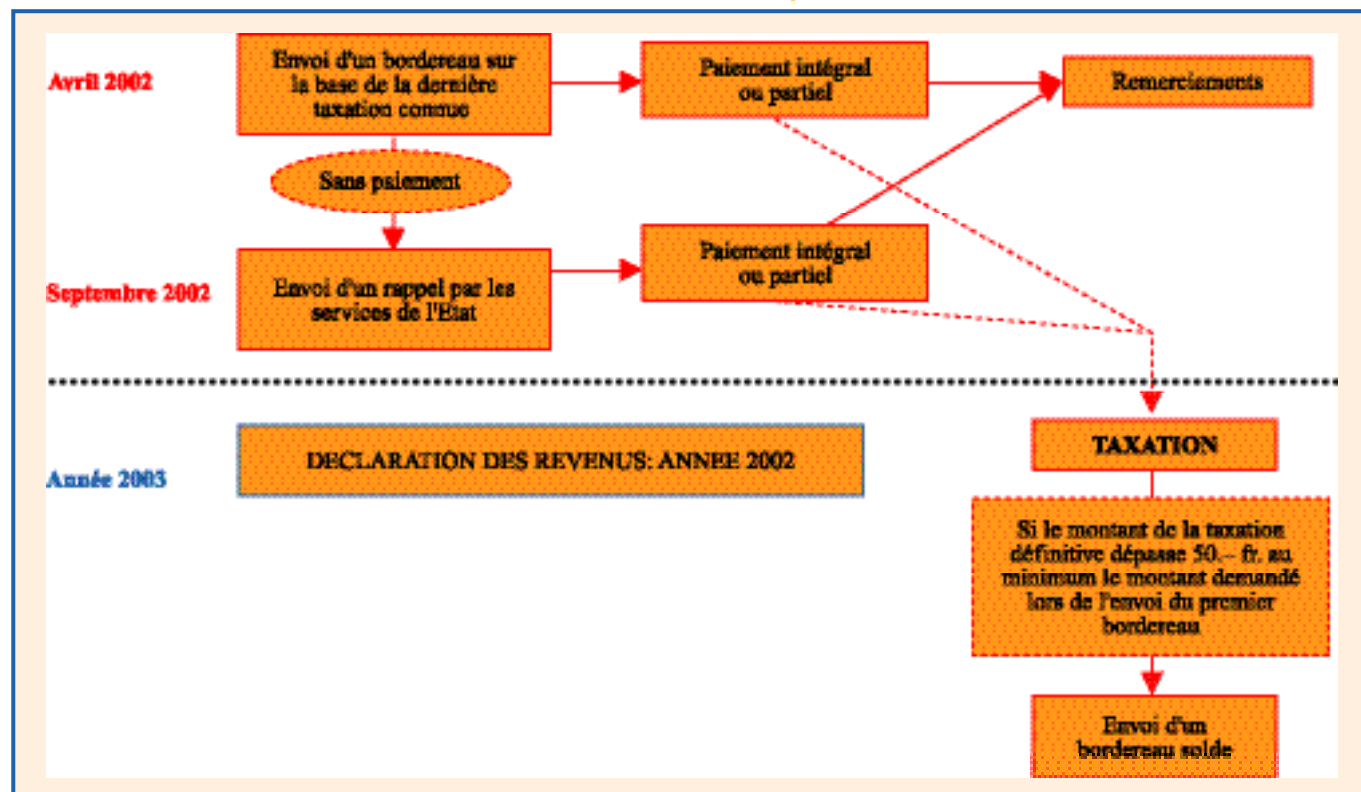
Le système de facturation de la contribution ecclésiastique a changé en 2001, suite à l'entrée en vigueur du nouveau système de taxation cantonal. Un premier bordereau, basé sur la dernière taxation, est donc envoyé en 2002, puis, si le montant de la taxation définitive (qui sera effectuée au début de 2003) dépasse de 50 francs au minimum le montant de ce premier bordereau, un deuxième bordereau le sera en 2003, pour le solde.

Afin que les choses soient plus claires, nous publions à nouveau le schéma expliquant le principe de la facturation qui avait déjà paru dans la VP de juin 2001. Si vous aviez encore des questions à ce sujet, ou à celui de votre contribution, n'hésitez pas à appeler le Secrétariat général de l'EREN, au 032 725 78 14. (P. R.)

sion dépasse largement la seule institution humaine, d'accomplir la mission que lui a dévolue le Christ?

Que celles et ceux qui se sont acquittés de leurs contributions, entièrement ou dans la mesure de leur moyens, ou qui ont fait un don à l'EREN, soient vivement remerciés!

Au nom du Conseil synodal: Philippe Ribaux ■





Neuchâtel | Pécher: Dieu que c'est bon!

Bien que tous les péchés soient de près ou de loin liés à l'un de ceux que Grégoire le Grand s'est plu à nommer «capitiaux», il en est certains qui sont peut-être un peu moins capitiaux que d'autres... Tenez, la paresse! Même si elle est propice d'un côté à l'accueil de la graisse, Henri de Montherlant disait qu'elle devait être tenue pour l'une des manifestations les plus sûres de l'intelligence parce qu'elle est le refus de faire non seulement ce qui nous ennueie mais encore cette multitude d'actes qui sans être à proprement parlé ennuyeux, sont tous inutiles. D'un autre côté: un bon moyen de dégraisser? Ben oui! C'est d'ôter tout ce qui alourdit le poids de nos journées! Alors paresser sur la terrasse d'un bistrot de l'Arteplage en regardant les passantes défiler, pleines de nonchalance, d'un événement à un autre ne fait pas de mal, cela peut même ébranler l'esprit et... le porte-monnaie, bien sûr! 4,50 francs la bière: il y en a qui ne chôment pas! Oui, une petite sieste n'a jamais fait de mal à personne, d'autant plus si on la considère comme une habitude de se reposer avant d'être fatigué, nous dit Jules Renard. C'est là, sans doute, l'un des meilleurs moyens de préparation.

L'intérêt va grandissant si on prend l'un des synonymes de la paresse: la flemme, par exemple. L'étymologie nous apprend que le terme vient du latin et du grec *phlegma* qui à l'origine signifie *brûler*! Lorsqu'on disait d'une personne qu'elle jetait beaucoup de flegmes, on voulait signifier par là qu'elle vomissait beaucoup de liquide peu compact à forte proportion d'eau... Bref, une attitude assez peu confortable... propice justement aux brûlures d'estomac. Rien de très agréable au demeurant! Et puis, croyez-vous aujourd'hui que celui ou celle qui se languit au soleil, toujours à la terrasse d'un café, ne risque pas d'être brûlé par une forte proportion d'UV? Sans compter que l'esprit travaille d'arrache-pied pendant ce temps mort, il réfléchit entre autres à l'attitude qu'il faudra adopter pour griller la place à l'autre voisine qui se prélasser devant le patron pour avoir une place au soleil...

Alors non, le paresseux, le cagnard ou le flegmatique n'est pas celui que vous auriez tendance à dénigrer. Il n'est pas apathique, oisif, atone ou tire-au-flanc. Il ne mérite en tout cas pas l'enfer puisqu'il a toutes les chances de le connaître ici-bas, en paressant justement.

Gagez que je vous livre, sur le modèle des plus illustres fabulistes des siècles antérieurs, cette petite fable crypto-prophétique :

Le prophète Jonas, dès ses plus tendres années

Prit l'habitude en son lit des grasses matinées

Aussi lorsque le Seigneur vint à lui parler de Ninive

Ce fut au cours de l'une ces matinées inactives.

Compte tenu du résultat de sa prédication

Auprès des Ninivites débordant de contrition

Revenu au Dieu d'Israël à tous âges

Il se dit en lui-même que le sommeil avait ses avantages

Moralité: se coucher sur un vieux pieu est un beau vœu pieux!

Guy Labarraque ■

54^e Cours biblique par correspondance

Il s'adresse à chacun, fidèle paroissien ou éloigné de l'Eglise. Il suffit d'être assez intrigué par la Bible pour lui consacrer au moins deux heures chaque quinze jours. Le Cours offre des études accessibles et évite le jargon théologique. Il propose une démarche de travail, des outils pour comprendre les textes, et la possibilité d'un échange par correspondance pour approfondir la réflexion. Il procure une bonne base exégétique et quelques éléments d'animation pour la lecture biblique en groupe. Les études, de douze pages A5 chacune, sont envoyées aux abonnés, à raison d'une chaque quinzaine. Pour la saison 2002-2003, le Cours étudiera des extraits du livre de l'Exode. Renseignements/inscriptions (avant le 26 septembre): 021 646 37 23; e-mail: secretariat@evangileetculture.ch

Sans phrases



Martin Rose

doyen de la Faculté de théologie

Une colère récente?

- Tout récemment: à cause d'une panne d'ordinateur...

L'autre métier que vous auriez aimé exercer?

- A cinq ans: poêlier fumiste; à dix ans: pasteur (mais avec voiture!); à quinze ans: professeur de gymnase (grec et latin!...); à 55 ans: jardinier et architecte paysagiste...

Le personnage avec qui vous passeriez volontiers une soirée?

- Qohéleth ben-Shiméa (mieux connu sous le pseudonyme de «L'Ecclésiaste»).

Un projet fou que vous souhaitez réaliser?

- Ecrire une «Histoire d'Israël» en style narratif et en français - c'est fou, n'est-ce pas?

Ce que vous détestez par-dessus tout?

- Une gentillesse souriante et attirante qui masque des raisonnements égocentriques et des comportements égoïstes.

Qu'est-ce qui est important?

- Aimer et être aimé.

Qu'est-ce qui vous fait douter?

- La non-évidence des manifestations de Dieu.

Votre recette «magique» quand tout va mal?

- Au juste, Martin, ce n'est pas vraiment «tout» qui va mal! Tu as tant de raisons de dire «Merci!».

Trois mots que vous voudriez dire à Dieu?

- Mon Dieu et Créateur, pourquoi as-tu mis la pensée de la transcendance dans le cœur de l'être humain?

Si vous étiez un péché?

- Cette question ne suscite rien de précis en moi. Peut-être: le «péché» de dire plus que «trois mots» à Dieu?...

Votre principal trait féminin?

- Je doute qu'il y ait des traits exclusivement ou particulièrement féminins.



EREN 2003 - votation du 10 novembre 2002

Pourquoi je voterai NON!

J'aimerais, par ce courrier, m'adresser aux lecteurs de La VP, et leur faire part de quelques considérations personnelles sur le processus d'EREN 2003. Je soulignerai que les faits que je vais évoquer le sont de mémoire, car je n'ai gardé aucun document ni rapport établi jusqu'à ce jour.

Le processus d'EREN 2003, lancé il y a de nombreuses années, devait analyser la situation de notre Eglise réformée neuchâteloise, et englobait, depuis environ cinq ans, les soucis financiers. La campagne du million, qui avait rencontré un certain succès, entrait dans ce contexte. Ce dernier but n'est pas atteint! Et je m'en expliquerai plus loin.

L'on parle, actuellement, de regrouper des paroisses, ce qui engendrerait des «synergies» favorables à l'évolution de notre Eglise. Permettez-moi de ne pas être aussi affirmatif!

Historique ou situation actuelle

Les paroisses, qu'elles correspondent à un village ou un quartier de ville, sont autonomes et responsables de la présence de notre Foi dans leur zone de rencontres. Elles ont, pour l'essentiel, à leur tête un pasteur et un «collège d'Anciens» qui assument les diverses tâches qui leur sont dévolues. Sur un plan strictement «d'éthique de la foi», elles se regroupent en Consistoire où sont prises les décisions relatives à la bonne marche des affaires religieuses, en relation avec le Conseil synodal. Sur les plans d'organisation et de gestion financière, elles sont seules ou, ce qui est le cas en ville de Neuchâtel, regroupées en une Fédération. Dans ce dernier cas - que je connais bien, étant caissier de paroisse depuis de nombreuses années -, les paroisses, dont le lieu de culte appartient à la commune, soutiennent financièrement les autres par des montants souvent non négligeables tout en ne percevant qu'une part infime (dans notre cas, participation annuelle en moyenne de 16'000 francs depuis plus de dix ans, et demande de participations pour moins de 8'000 francs depuis lors). De ce fait, le reproche qui a été fait lors d'une information organisée sous l'égide du Bureau synodal, que les paroisses riches doivent soutenir les autres, est infondé!

D'autre part, les conseillers de paroisse laïques sont heureux de participer à la vie de leur Eglise, que ce soit dans un engagement tourné vers les actes religieux pour lesquels une connaissance biblique forte est conseillée (cultes, visites aux malades, accueil des nouveaux arrivants, naissances) ou dans une participation à des tâches plus «terre à terre» (administration, gestion financière, entretien de lieux de culte/ locaux paroissiaux/ bâtiments, préparation de repas ou vente de paroisse, etc.) selon les besoins spécifiques, ce, en fonction de leurs envies ou possibilités personnelles.

Présence de l'Eglise (des Eglises) dans la vie d'aujourd'hui

Tout habitant, qu'il soit salarié, indépendant ou retraité, est confronté depuis un certain nombre d'années à une évolution rapide (parfois trop!) du monde économique en particulier... Et les points de repère n'existent plus!

Pourquoi notre Eglise doit-elle suivre le même mouvement? Ne pourrait-elle pas être ou rester «un point d'ancrage» par rapport à ce qui nous a été enseigné lors de nos études scolaires, y compris les leçons de religion? Loin de moi l'idée de ne pas s'adapter au monde dit «contemporain»... Mais il n'est peut-être pas nécessaire de suivre un mouvement qui n'a certainement pas l'approbation des «laissés-pour-compte de la société» et des gens qui ne comprennent plus!

Les nouveautés d'EREN 2003

Un pasteur n'est plus responsable d'une paroisse, et l'on crée officiellement une «hiérarchie»... Ce qui est contraire à l'esprit de notre engagement réformé.

Le nombre de conseillers de paroisse passerait - sur le canton - de 750 à 250, en espérant que les personnes n'ayant plus d'engagement à ce niveau-là iront à la rencontre de leur prochain en faisant des visites pour lesquelles une foi solide est nécessaire. A-t-on pris la peine de les questionner? Je suis personnellement certain que bon nombre d'entre eux ne se sentiront pas la force pour réaliser un tel travail, et qu'ils abandonneront toute participation active dans leur nouveau «lieu de vie».

Au niveau des finances, je ne suis pas certain que le résultat escompté lors de l'envoi d'EREN 2003 soit atteint:

- Au niveau de l'Eglise cantonale, la maîtrise des coûts n'est pas réalisée. J'en veux pour preuve, sans vouloir analyser poste par poste la situation financière de chaque secteur de notre Eglise, que notre part au subside cantonal en faveur des Eglises reconnues est passé de 108'000 francs à 814'000 (dès 2002). Malgré cela, le budget prévu pour 2002 se termine par une perte estimée à 80'000 francs. J'ai bien vu qu'en 2001 il a été procédé à une vente d'immeubles pour environ 440'000 francs pour compenser une perte d'exercice de seulement 35'000 francs!... Mais cela ne me donne pas une réponse satisfaisante!

- Au niveau des nouvelles paroisses, enfin, je ne suis pas certain que les donateurs, sous quelque forme que ce soit, se sentent toujours suffisamment concernés pour soutenir aussi généreusement qu'auparavant la paroisse à laquelle ils seront rattachés.

En outre, le problème d'une certaine indépendance financière des «lieux de vie» n'a jamais été évoqué, et ne fait, actuellement, l'objet d'aucune analyse. Pourtant, à bien des endroits, des locations sont à payer et des investissements ont été consentis. Qu'en adviendra-t-il?

Je voulais vous faire part de mes réflexions personnelles, tout en ne souhaitant pas une polémique mais une information. Qu'un véritable dialogue s'installe donc entre les responsables de notre Eglise et le «peuple des ouailles». Je ne possède probablement pas tous les éléments qui ont «tenu en haleine» un grand nombre d'engagés de l'Eglise (membres de l'Autorité/ délégués aux Synodes et autres) pendant de nombreux mois... Mais le résultat obtenu en cas de oui le 11 novembre vaut-il l'engagement d'autant d'énergie?

Roland Némitz, Neuchâtel ■

Un goût d'incomplet...

C'est avec beaucoup d'intérêt que j'ai pris connaissance du No 145 de la VP. Si je prends la plume, c'est au sujet de «La fessée», la violence éducative-négative signée L. Borel.

J'adhère pleinement à la vision donnée dans l'article, c'est évident. Ce qui me pose problème, c'est la façon d'ouvrir une brèche sur un sujet qui mériterait un numéro complet de la VP!...

Trop de parents sont dépassés par leur rôle d'éducateurs, et ne savent plus à quel saint se vouer. Que veut dire corriger et non battre? Que signifie élever et non laisser aller? Prendre référence aux mères bonobos est tout de même un raccourci bien simpliste. Observez avec quelle vigueur sont éduqués chatons, chiots, porcelets, veaux et les autres mammifères...

N'oublions pas que la gent humaine - dite supérieure -, même si elle l'est à plus d'un endroit, reste une «bête de meute» avec un chef de clan. Cette hiérarchie est nécessaire pour conduire un groupe social. Et l'être humain est, de loin, le plus discipliné sur terre. La domination est un hydre à cent têtes que l'homme ne cesse de combattre en lui-même. N'oublions pas que l'humain est carnivore, donc il reste «prédateur potentiel», et la violence physique avec le sang versé a un côté occulte d'alimentation primaire. Combien de criminels mettent des années à réaliser la monstruosité de leurs actes? Ceci n'excuse en rien la violence gratuite...

Autre piste de réflexion. L'individualisme outrancier de notre

société «oublie» d'être proche des enfants. Au nom de leur liberté, on les abandonne à leur errance dans la recherche de l'identité humaine. En reprenant la conclusion à L. Borel, dépressions, tendances suicidaires, alcool et toxicomanie sont des fruits de la violence familiale. Oui, pour une part. Mais combien d'autres sont aussi piégés par ces morts lentes précitées suite au laxisme de l'illuminisme de la non-assistance aux enfants livrés à eux-mêmes, par des géniteurs qui répondent à tous les caprices de leurs petits? Voilà la meilleure façon de remplir les foyers d'accueil et, plus tard, les prisons.

Chacun sait aujourd'hui qu'un enfant est davantage sécurisé par les coups que par l'abandon. Une multitude de gosses provoquent la violence pour tenter d'exister face aux parents suroccupés ou traumatisés par la peur de frapper et d'être jugés par la frange progressiste à outrance de la théologie de l'auto-éducation, type bonobo.

Comment sensibiliser un gosse à la souffrance d'autrui sans lui pincer l'oreille ou lui tirer une mèche de cheveux? Oui, Laurent Borel, vous avez parfaitement raison, mais allez plus avant pour encourager les parents à «dresser» (mettre debout), à «corriger» (amener à la raison), à «violenter» (faire naître), pour former des hommes et des femmes sécurisés en eux-mêmes: le meilleur moyen de lutter contre les coups.

André Chédel, Les Bayards ■

Sur le même sujet

Votre article, paru dans le No 145 du mois de juin dernier, a retenu toute mon attention et suscité les réactions suivantes, que je m'autorise à vous livrer en tant que mère, grand-mère, éducatrice professionnelle diplômée de l'Université de Lyon, Française établie et vivant en Suisse depuis 1965.

D'abord, la France, «le pays des Droits de l'homme», où on tape les gosses... à tours de bras! Et les photos illustrant la page de cette évocation sont éloquentes: tête balancée dans tous les sens - selon la direction des coups? -, longs cheveux suivant la même direction, bouche largement ouverte... Je reconnais bien volontiers que la fessée est plus courante et banalisée en France que de ce côté de la frontière. Je l'ai subie et donnée moi-même, sans éprouver aucune déconsidération envers mes parents, ni remords envers mes enfants... Je suis fervente adepte de la non-violence et contribue, selon mes moyens, à l'action d'Amnesty International depuis plus de trente ans.

Il me semble qu'il y a malentendu: pourquoi faire un amalgame entre l'acte mûri et préparé qui veut délibérément «faire mal» à un enfant et lui prouver un ascendant que l'on n'a pas - en l'étendant, déculotté, sur ses genoux, ou en le frappant fort au visage, de sang-froid, par exemple - et la gifle ou fessée traduisant seulement que son auteur ne peut plus accepter la répétition d'une désobéissance. Et, si je reconnais qu'idéalement, il serait mieux de le traduire d'une autre façon, je sais aussi pertinemment qu'aucun enfant n'a pas fait la différence, lui, entre un parent cruel et qui ne l'aimerait pas, et un parent qui lui précise la fermeté des

barrières, justement parce qu'il veut le voir grandir en harmonie avec son environnement.

Les adolescents ou jeunes adultes qui s'adonnent aux déprédations multiples sur la voie publique, au manque de respect devant toute forme d'autorité, voire à la violence gratuite, ne crient-ils pas ainsi leur besoin jamais satisfait d'attention, d'écoute, de compréhension, de limites clairement établies? Leur souffrance de tous ces manques et le résultat qui en découle ne sont-ils pas beaucoup plus péjorants pour leur formation d'êtres responsables que ne l'a jamais été le rappel - même un peu démonstratif - de ces barrières posées et maintenues par amour?

On n'a jamais autant posé la question de la démission parentale et de ses causes. Alors, évoquer dans un même article des «perturbations du cerveau de façon irrémédiable» ou «d'importants dégâts au nerf sciatique, aux coxycx et organes génitaux» comme conséquences fréquentes de gifles ou fessées «assénées en France à tours de bras» paraît un raccourci dangereux, une confusion entre deux attitudes fondamentalement différentes, d'une part, une immaturité et une pathologie qui devraient interdire toute activité éducative, d'autre part, un souhait bien-fondé d'être entendu et compris qui s'exprime, peut-être un peu lestement. Mais de grâce, reconnaissons l'immense supériorité du second, d'abord sur la permissivité passive, sans joie, sans amour; de parents stressés, et - mais faut-il comparer? - bien sûr; par rapport à des méthodes qui relèvent de la destitution de titre parental!

Suzanne Payrard, Peseux ■

Le verre et la lumière: un cheminement (II)

Lorsque vous commencez à vous intéresser aux vitraux, vous trouvez facilement des informations sur les trésors des cantons de Fribourg ou du Jura. En revanche, en ce qui concerne le patrimoine neuchâtelois en la matière, il faut se contenter de renseignements glânés à droite et à gauche pour rassembler, par bribes, les indications utiles. Pourtant, «nos» vitraux valent largement la peine qu'on leur consacre un détour. Deuxième étape, en campagne cette fois, d'un périple de découverte en terre neuchâteloise.

S'il n'y avait pas cette voiture du XXe siècle parquée là, on pourrait croire que le temps, ici, s'est arrêté voici quelques centaines d'années. Pour accéder au temple de Fenin, il faut longer la lisière en suivant un sentier non bétonné. Que de verdure! Le petit cimetière, adjacent au bâtiment, avec ses pierres tombales légèrement penchées ou partiellement couvertes de mousse, évoque une ambiance de Moyen-Age. Il n'est pas étonnant que nous trouvions ici, entre autres, les plus anciens vitraux du canton de Neuchâtel, antérieurs à la Réforme. Malgré leur ancienneté, leurs couleurs souvent défraîchies invitent à méditer sur le caractère éphémère des objets que nous créons pour l'éternité. Seuls le sol violet et les manteaux rouges et verts de Messieurs Saint Léonard et Saint Laurent ont persisté...

«En dépit d'une belle virtuosité qui se manifestait par des entrelacs, des feuillages, des rinceaux, des arabesques, cet art venu d'Orient manquait d'un élément essentiel: la figure humaine» (Jean-Paul Pellaton dans *Vitraux du Jura*)

La chapelle œcuménique et le chemin de la passion

Saut dans la modernité. Le *Chemin de la Passion* de Jacques Minala installé dans la chapelle œcuménique de la Vue-des-Alpes date de 1997. Cette série de quatre vitraux forme un tout et vaut bien le détour à pied depuis l'aire de repos située en-dessous de la chapelle. Les formes claires mais abstraites donnent tout loisir au contemplateur de cheminer et d'évoluer dans ses pensées et sa méditation. Deux lignes se rapprochant parcourent successivement les quatre vitraux comme pour les relier. On peut y voir un



Photos: Gabrielle L'Eplattenier & Laurent Borel



chemin qui devient de plus en plus étroit. Ou un rayon de lumière faisant irruption dans toutes les couleurs. Ou encore une coupure qui traverse les quatre fenêtres sans rompre leur harmonie. Si on lit l'œuvre de gauche à droite, on peut observer un assombrissement des couleurs jusqu'à un certain endroit qui pourrait correspondre à la crucifixion, puis une irruption de lumière claire et transparente. C'est aussi à cet endroit que s'arrêtent les deux lignes. Ce sont des vitraux que j'ai contemplés comme un coucher de soleil durant lequel la notion du temps disparaît.

La réformation et son 450^{ème} anniversaire

Après l'œcuménisme, la commémoration du 450^e anniversaire de la réformation en terre neuchâteloise... C'est à cette occasion qu'ont été posés en 1980 les vitraux de Lermite (Jean-Pierre Schmid) au temple de La Chaux-du-Milieu. La Bible de Jean-Frederick Ostervald, 6e édition, est posée sur le pupitre, ouverte au



psaume 117: deux versets de louange inconditionnelle de l'Eternel. Un vitrail est antérieur aux autres. Réalisé par le même artiste en 1965, il est intitulé *Communion* et se trouve dans la paroi du chœur, en face de l'assemblée. Les éclats de verre, définis par une mise en plomb beaucoup plus serrée que celle des vitraux de 1980, sont de toutes les couleurs - comme pour mettre en évidence, d'un côté, la difficulté de la communion et, de l'autre, son aspect enrichissant par la multiplicité. A l'heure où je me trouve dans le temple, les teintes rouges du vitrail à gauche de la chaire sont projetés contre la paroi encadrant le vitrail de la *Communion*, comme pour le souligner.



A Rochefort chantent les anges...

De ce que j'ai eu l'occasion de voir comme vitraux jusqu'à présent, rien ne ressemble aux trois anges musiciens du temple de Rochefort. Le contraste est frappant entre la luminosité des éclats de verre blancs, jaunes et beiges et leurs délimitations épaisses d'un gris foncé, presque noir à contre-jour. Comme la texture des dalles de verre n'est

pas lisse, les rayons du soleil qui les transpercent sont réfractés de manière à ce que l'intensité de la lumière apparaisse multipliée. Les parois peintes en bleu clair et un peu froides de ce temple sont alors caressées par des reflets extraordinaires et chaleureux. Si les vitraux peuvent être comparés à de la musique, ceux-ci la représentent comme provenant d'anges aussi. Chacun des trois messagers joue d'un instrument. La musique en déferle comme de l'eau, en rouge comme du sang même, pour l'ange qui joue une sorte de trompette.

«En réalité, c'est la lumière stance primordiale du vitrail. L'été n'existe que par son action sur le verre» (Jean-Paul Pellat, Vitraux du Jura)

Que d'exemples à suivre pour un bon paroissien

«Farel icy prescha»: l'inscription près de la chaire montre bien le réformateur de la région n'en tout cas pas passé inaperçu dans le temple de Corcelles. A l'entrée, deux attitudes recommandées au paroissien qui traverse le seuil du temple: dans le volet gauche, un portrait de Luther qui ressemble fortement à Luth, appuyant doucement mais d'une manière déterminée son index élevé contre les lèvres, encadré par l'inscription: «Que tout le monde fasse silence devant l'Eternel». De l'autre côté, une femme qui présente son enfant



et affirme: «Je veux le prêter à l'Eternel». Bien que plusieurs artistes de l'art du vitrail soient représentés dans le temple de Corcelles, une seule volonté semble les réunir:

inviter le contemplateur à suivre le bon exemple et le rendre attentif au besoin du pardon. Si Jésus a lavé les pieds de ses disciples, c'est pour qu'ils se le fassent les uns les autres. Entre les deux sœurs Marthe et Marie, c'est le comportement de Marie qui est exemplaire. Tous les vitraux sont figuratifs et indiquent très précisément le message véhiculé.

En attendant l'hiver...

Les quatre saisons? Distinguées, mais inséparables. Pourtant, à Saint-Aubin, l'hiver n'existe pas. Clément Heaton a choisi d'illustrer le printemps, l'été et l'automne sur les trois fenêtres du côté est du temple. De style Art Nouveau, ces vitraux de campagne, à vrai dire, représentent à chaque fois des arbres situés dans un nouvel environnement. Il paraît que



l'artiste connaît des silhouettes de paysans, avec dans le vitrail de l'été le trou de Bourgogne. Les versets 13 du psaume 96 inscrits sous les vitraux des saisons ont manifestement inspiré l'artiste:

*«Que les Cieux se réjouissent
et que la Terre soit dans l'allégresse!»*

*«Que la Campagne s'égaie
avec tout ce qu'elle enferme!»*

*«Que tous les arbres des forêts
fussent des cris de joie devant l'Eternel!»*

En attendant l'hiver, pourquoi ne pas, lors de promenades sous le soleil brûlant, pousser la porte d'un temple ou d'une église neuchâteloise dont les vitraux protègent de la chaleur, afin d'y découvrir l'œuvre d'un artiste et d'y méditer quelques instants?

Ghislaine Bretscher ■



A FLEUR DE PEAU



L'été nous a (re)dévoilé leur foisonnement et leur diversité. Réalisés qui sur la face arrière de l'épaule, qui dans le creux des reins, en marge de l'échancrure d'un décolleté ou, plus communément, sur un avant-bras, les tatouages fleurissent, abondent depuis quelques années au sein de la jeunesse. Fruits d'une simple mode? Certainement davantage! Tantôt discrets, tantôt tape-à-l'œil, ces signes tégumentaires disent plus qu'un candide désir de se «décorer»...

Dans notre culture judéo-chrétienne, le tatouage inspire des sentiments assez troubles, dans lesquels subsiste, au niveau d'un inconscient collectif forgé tel quel il y a fort longtemps, une crainte de braver l'interdiction énoncée par la Bible d'intervenir de manière visible et durable sur le corps. Ce dernier y est défini comme œuvre de Dieu, donc comme entité achevée dont il importe de respecter l'intégrité sous peine d'attenter à la création.



Photos: Adequa Communication & Laurent Borel



© Christophe Pislor

cautionné par le fait que les civilisations dans lesquelles il était traditionnellement en vigueur, établies pour la plupart dans l'hémisphère sud, étaient considérées comme «sous-développées».

Changement de statut

Le tatouage n'est donc plus depuis peu l'apanage d'une poignée de costauds, mi-machos mi-voyous (marins, globe-trotters, taulards...) - auxquels s'ajoutaient certaines prostituées - désireux de mettre en évidence leur virilité et d'exhiber leur expérience de baroudeurs. Un élément important, un bouleversement des mentalités

Cette injonction n'empêcha cependant ni les premiers chrétiens d'inscrire sur leur chair des symboles de ralliement devant leur permettre de se reconnaître les uns les autres, ni, plus tard, les Croisés de se marquer d'une croix afin d'obtenir une sépulture chrétienne en cas de décès. L'Eglise ferma les yeux sur ces pratiques «répréhensibles», arguant, sûrement sans trop y croire, du fait que se tatouer pour Dieu pouvait être licite à condition qu'aucune connotation païenne ne vienne souiller l'opération...

Bref, des siècles durant et jusqu'à récemment, le tatouage a été regardé de (très) haut et assimilé à un signe distinctif propre aux marginaux, aux dissidents et aux délinquants. Ce dénigrement a été

s'est produit récemment qui révèle, en amont, un changement «socio-philosophique» fondamental dans la manière d'envisager et de vivre le corps. Celui-ci n'est plus désormais perçu comme le réceptacle de l'histoire et du destin de la personne, il n'est plus, en complément de l'esprit et de l'âme, partie intégrante d'un tout inaliénable qui est l'être. Le corps est en train de perdre sa dimension «sacrée», son caractère infiniment respectable en l'état initial, pour se transformer en espace, en surface de mise en scène de l'individu. Le sociologue français David Le Breton, dans un ouvrage intitulé *Signes d'identité*, sorti de presse voici peu, l'assimile à une «matière première à modeler». A une époque où le paraître plastique prend sans

cesse plus d'importance - il n'est qu'à voir pour cela le florissant commerce développé autour des gymnastiques de toutes sortes, de la chirurgie esthétique, des régimes alimentaires, de la pharmacologie, etc. - le corps s'apparente à un objet de construction, modulable au gré des goûts et désirs de son propriétaire. Pas question de le recevoir et de le vénérer dans sa nature originelle, jugée fade et décevante, il faut le modifier, l'agrémenter de marques qui concourent à lui conférer une spécificité, pour enfin mieux le posséder. Le corps «brut», «immaculé» est donc vu comme une ébauche imparfaite, inachevée, qu'il est nécessaire de signifier, de peaufiner (!), de caractériser en le «signant».

Large palette

D'aucuns poussent très loin cette personnification anatomique, recourant notamment à des pratiques comme: les implants sous-cutanés (incrustation de billes ou de cylindres en porcelaine sous l'épiderme), le peeling (extraction «artistique» de surface de peau), le branding (confection de cicatrices en relief au moyen de fers rouges ou de rayons laser), le cutting (confection de cicatrices par scalpel souvent additionnées d'encre)...

En regard de ces techniques et de leur effets «agressifs», le tatouage - et avec lui le piercing -, malgré son caractère en bonne partie irréversible, apparaît bien «doux» et bien gentil. Prisé tant des femmes que des hommes, sans distinction de classes sociales, il symbolise un nouveau mode de séduction, et confine au phénomène culturel. Investi du rôle de représentant de la personne qui le porte, révélateur d'un sens de l'esthétique et de la morale ancrés dans la durée, le tatouage se veut simultanément ornement et élément de mémoire; en l'accueillant, la peau se fait livre qui renferme le souvenir de l'événement évoqué par le dessin.

Livre qui, au gré de l'emplacement plus ou moins caché de l'intervention (poitrine, fesse...), se transforme en journal intime d'abord très réservé. D'autant moins accessible que sa signification est le plus souvent mystérieuse. Les tatouages contemporains ont fréquemment une forme symbolique, un code de lecture personnels à but d'individualisation, à l'inverse de ceux des sociétés traditionnelles, réalisés dans le cadre de rites de passage à des fins d'intégration sociale.

Parfois sorte de «béquille» identitaire cristallisant l'expression d'une angoisse face à un présent qui

Pas d'hier...

Les premiers tatouages datent de 5000 ans avant Jésus-Christ. Identifiés sur des statuettes funéraires découvertes dans des tombeaux japonais, ils servaient d'accompagnement aux morts dans leur voyage vers l'au-delà.

Les Chinois, eux, voyaient en cette technique indélébile un acte de barbarisme. Ils s'en servirent pour punir les brigands et criminels et les distinguer du reste de la société. Les tatouages étaient infligés sur les parties du corps les plus visibles afin d'être aisément repérables par la communauté. Une pratique abominable que certains, souvenez-vous, préconisaient de réintroduire, sous nos latitudes, il y a quelques années, sur les malades du sida... (L. BO.)





se dérobe, le tatouage, sous nos latitudes, à l'instar du piercing, génère, un peu à la manière des cheveux longs à l'époque des hippies, un sentiment de complicité, de parenté avec ceux qui en portent aussi. Se faire tatouer relève, pour certains, d'une démarche vécue comme spirituelle - sans connotation religieuse -; l'opération souhaitée vise à changer d'aspect pour mieux changer de vie, grâce à un changement espéré de regard d'autrui sur sa personne. Une aspiration à faire... peau neuve!

Laurent Borel ■

Alternative prudente

Ça n'est pas du tatouage proprement dit, et pourtant cela en porte le nom. Cela présente surtout l'immense avantage, outre les qualités esthétiques, de disparaître après quelques jours: le tatouage au henné, originaire de l'ancienne Mésopotamie, est très en vogue depuis des millénaires parmi les femmes nord-africaines et en Asie (Chine, Vietnam, Inde). En plus de son caractère d'accessoire de séduction, il est employé fréquemment dans les rites qui régissent les traditions. Le henné utilisé pour ce genre de tatouage est le même que celui auquel on recourt pour les cheveux; il est élaboré à partir de feuilles séchées puis réduites en poudre. Cette dernière est ensuite mélangée à un peu d'eau, de jus de citron ou d'eau de fleur d'oranger. C'est la pâte ainsi obtenue, marron foncé, qui produira le dessin sur la peau. Le tatouage au henné dure entre deux et trois semaines, au gré du Ph du savon, de la température ambiante et du type d'épiderme. (L. BO.)



Programme

Automne 02 Printemps 03

Colloque de méthodologie 2002-2003

Destinataires:

Enseignants de religion, catéchètes, stagiaires, suffragants, permanents et ministres du canton de Neuchâtel.

Samedi 28 septembre 2002

Psychologie de l'enfant
Psychologie de l'adolescent -
Eléments pédagogiques en lien avec la psychologie

Samedi 2 novembre 2002

Formation des enfants: matériel, démarche pédagogique et méthodologique

Samedi 7 décembre 2002

Formation des adolescents: matériel, démarche pédagogique et méthodologique

Samedi 8 février 2003

Catéchèse existentielle, ludique et inter-générationnelle
Eveil à la foi: partage d'expériences

Samedi 8 mars 2003

Enseignement scolaire: présentation des nouveaux programmes Enbiro

Samedi 5 avril 2003

Moyens audiovisuels en catéchèse

Parcours œcuménique de formation de base pour animer des groupes d'enfants

1 Entrer dans la dynamique de la catéchèse

- Partager nos motivations et nos appréhensions
- Trouver nos ressources
- Entrer dans les parcours proposés (programmes et matériel)

2 Découvrir les centres de documentation

- Visiter le centre de documentation
- Découvrir différents moyens d'animation: flanellographe, vidéo, montages audiovisuels, chants, activités manuelles, jeux, etc.
- Raconter une histoire

3 S'intéresser au développement de l'enfant

- Découvrir les étapes du développement de l'enfant et ses influences sur les activités catéchétiques

4 Animer un groupe d'enfants

- Préparer une séance de catéchèse
- Gérer le groupe
- Evaluer la rencontre

5 Travailler le texte biblique d'une rencontre de catéchèse

- Découvrir le monde de la Bible
- S'exercer à la narration d'un texte biblique

6 Conduire les enfants dans la prière

- Découvrir des moyens de créer un climat de prière dans un groupe d'enfants

S'adresse aux débutants dans l'animation de groupes d'enfants ou qui sentent la nécessité de le suivre.

Parcours biblique œcuménique

Formation biblique destinée à tous, monitrices du culte de l'enfance, catéchètes, catéchistes, enseignants à l'école et toute personne intéressée dans la mesure des places disponibles.

- Gagner une vue d'ensemble sur la Bible, son contenu, sa création.
- Echanger sur sa pertinence dans nos situations.
- S'arrêter ensemble devant Dieu dans la méditation.

En deux ans, à raison de huit séances par année, l'Ancien Testament, puis le Nouveau Testament seront abordés.

Inscriptions et renseignements au Centre œcuménique de catéchèse jusqu'au 3 septembre 2002.

Cat'idées

Une fois par mois, le mercredi, du 4 septembre au 21 mai, les animateurs et permanents du Centre œcuménique de catéchèse prépareront pour vous une exposition de documents sur un thème précis. Ils seront à votre disposition de 15h à 17h pour répondre à votre curiosité, vos

besoins et récolter vos réflexions à propos de votre travail dans le terrain.

Et aussi...

Retrouvailles bibliques

Toutes les personnes qui ont participé aux deux premiers parcours bibliques du Centre œcuménique de catéchèse sont conviées à une soirée de rencontre et de formation continue le 14 novembre de 18h à 22h.

Journée spirituelle œcuménique

Judi 27 mars 2003 de 9h à 16h

Cette journée de ressourcement sera animée par le Père Jean-Bernard Livio. Des précisions concernant le thème et le lieu suivront.

Formation à l'animation de groupe

26 mai, 2 juin, 16 juin 2003

Objectifs des rencontres

A l'aide d'exercices d'animation, d'observation et de réflexions, les catéchistes acquièrent des attitudes et quelques techniques, outils, documents pour l'animation des groupes.

Elles découvrent et voient les enjeux:

- des trois attitudes à mettre en œuvre pour animer un groupe,
- des trois fonctions (ou tâches) principales d'animation de groupe,
- des trois styles d'animation avec les effets qu'ils ont sur la qualité du travail (ou du partage) en groupe, etc.

Informations détaillées et inscriptions:

Service de Neuchâtel

Vieux-Châtel 4

2000 Neuchâtel

Tél. + fax: 032 724 52 80

E-mail: coc.ne@freesurf.ch

Service de La Chaux-de-Fonds (Catécentre)

Numa-Droz 75

2300 La Chaux-de-Fonds

Tél.: 032 913 55 02

E-mail: coc.catecentre@bluewin.ch



L'homme n'est pas toujours un loup pour l'homme

Grand Prix du Jury au dernier festival de Cannes, «*L'homme sans passé*» du cinéaste finlandais Aki Kaurismäki redonne confiance en une certaine humanité... Même si «c'est pour rire»!

C'est l'histoire magnifique d'une résurrection. Un soir, un train, une silhouette (sublime Markku Peltola) qui trimbale une vieille valise... Arrivé dans une petite ville, l'inconnu se fait sauvagement agresser par trois voyous qui le laissent pour mort, en l'affublant du masque de soudeur qu'ils ont déniché dans son maigre bagage. A l'hôpital, même topo: impossible de ramener à la vie le malheureux dont tous les instruments médicaux confirment sans contestation possible le trépas irrémédiable. La minute d'après, par la seule volonté du cinéaste, ce corps sans personnage reprend pourtant subitement vie. Le hic, c'est qu'il ne se souvient de rien, il est devenu «l'homme sans passé»... Ainsi ressuscité, cet être sans mémoire - dont le visage entouré de bandelettes fait volontairement référence à «*L'homme invisible*» (1933) de James Whale - n'est hélas plus «visible» pour les administrateurs bornés de notre bonne société pour qui seul le fait d'avoir un nom (et tous les numéros qui s'ensuivent) compte.

L'homme invisible

Nié par l'institution, notre «héros» est recueilli par une communauté de laissés-pour-compte qui survivent tant bien

que mal dans des conteneurs, en attendant de se faire faucher par le rude hiver finnois. Jouissant du même statut d'«invisibilité», ces déshérités l'admettent sans discuter comme l'un des leurs, considérant que sa présence silencieuse suffit amplement pour attester de son existence... Ils ne regretteront pas leur geste solidaire, car, à défaut de pouvoir sauver quoi que ce soit, le nouveau venu ajoutera à leur condition un supplément de dignité qui touchera l'âme et le cœur de la salutiste commise à leur protection (merveilleuse Kati Outinen récompensée à juste titre par le Prix d'interprétation féminine à Cannes). De façon provocante, Aki Kaurismäki magnifie cette résurrection en parant la «pauvreté» de couleurs sublimes, en mettant dans la bouche de ses nécessiteux des paroles rares et profondes qui démentent leur apparence indigente. Ce faisant, il déjoue le piège du misérabilisme et atteint à la plus grande émotion - tout en gardant son ironie légendaire.

Vincent Adatte ■

Kaurismäki le magnifique

De ce cinéaste finlandais né en 1957 à Orimattila, les professionnels de la profession prétendent qu'il est absolument «impossible»: paresseux, alcoolique, dépourvu d'ambition, imprévisible - sa dernière escalade zigzagante et drolatique du tapis rouge cannois n'a fait qu'aggraver son cas! Pourtant, pour ces mêmes raisons, Aki Kaurismäki doit être considéré comme l'un des plus grands cinéastes de ces deux dernières décennies. Même s'il se dit parfaitement athée, l'auteur de «*Hamlet Goes Business*» (1987) est sans doute le seul de son espèce à délivrer par le biais de ses films à nul autre pareil un message authentiquement chrétien. Avec une lucidité et une ironie massacrantes (mais non sans une profonde empathie), il y décrit toutes les avanies que notre modèle de société fait subir à l'«amour du prochain». Vers la fin des années quatre-vingt, Kaurismäki connaît sa première consécration internationale grâce à sa trilogie prolétarienne dont les personnages sont un éboueur, une caissière de supermarché, un chômeur à la dérive ou encore une jeune ouvrière qui fabrique des allumettes à la chaîne. Film après film (au nombre de quatorze à ce jour), il n'a de cesse d'aiguiser le regard impitoyable qu'il porte sur les valeurs d'un monde occidental «qui ne veut pas reconnaître ses pauvres». (V. A.)

Média(t)itude

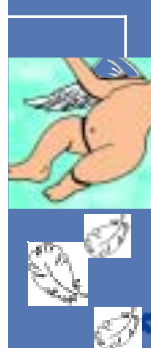
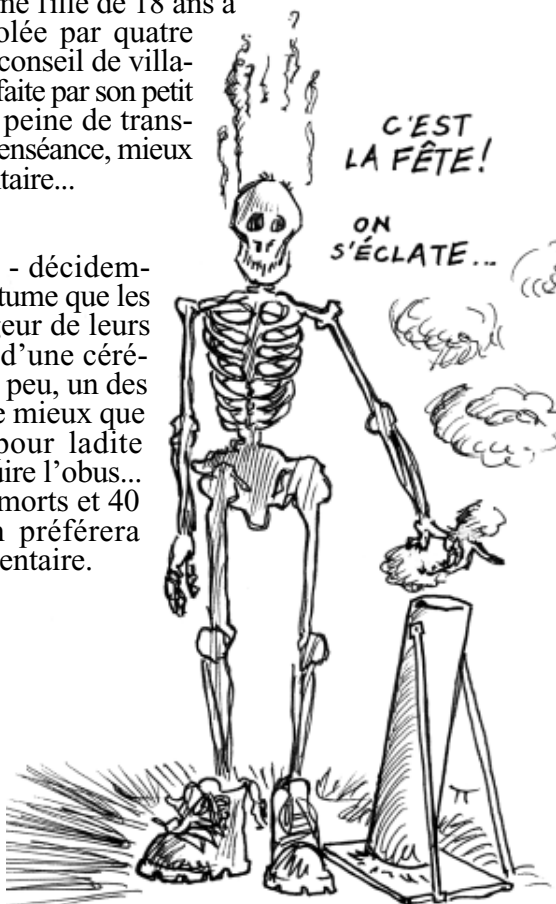
Les chiffres du mois! Le Conseil fédéral vient de boucler une action d'indemnisation des victimes du nazisme dans les pays de l'Est. Au total, la Confédération a versé à ce titre... 1,01 million (!) de francs. On croit rêver!... Le gouvernement américain, lui, a débloqué un crédit de 27 millions de dollars pour inciter les adolescents à l'abstinence sexuelle jusqu'au mariage.

On est les... pigeons, on est les... pigeons! Rares sont les domaines sportifs dans lesquels les Suisses excellent. Aussi vaut-il la peine d'infirmier cette «triste» réalité chaque fois que possible. Une compétition internationale de pigeons voyageurs s'est déroulée récemment en Espagne, et c'est - eh oui! -, un concurrent helvétique qui a remporté l'épreuve avec sept minutes d'avance sur le second. Par équipe, la Suisse a enlevé la médaille d'argent, alors que 26 pays étaient engagés.

On est les... pigeones, on est les pigeones! La naïveté a quelque chose parfois de touchant... Ainsi en est-il de ces quatre braves Portugaises, contactées par téléphone par un mystérieux «médecin» qui les a ni plus ni moins convaincues d'exhiber leurs seins sur leur balcon pour bénéficier d'une mammographie gratuite effectuée par... satellite! L'une d'elles a poussé le zèle jusqu'à se dévêtir intégralement. Mécontentes de la farce, nos quatre «dindonnes» ont encore eu la sottise d'aller porter plainte!...

Pakistan. Ce pays est partiellement régi par un système judiciaire tribal, dont les verdicts ont de quoi laisser pour le moins pantois. Ainsi, à l'aube de l'été, une jeune fille de 18 ans a été «officiellement» violée par quatre hommes, sur ordre d'un conseil de village, pour punir une insulte faite par son petit frère de onze ans! Sous peine de transgresser les limites de la bienséance, mieux vaut ravalier tout commentaire...

Au Pakistan toujours - décidément... -, il est de coutume que les hommes vident le chargeur de leurs armes en l'air au sortir d'une cérémonie de mariage. Voici peu, un des invités n'a rien trouvé de mieux que d'amener un mortier pour ladite réjouissance, et d'introduire l'obus... à l'envers! Résultat: 22 morts et 40 blessés. Là encore, on préférera s'abstenir de tout commentaire.



La nouveauté du mois de juillet: un grand loft surveillé, mais ouvert aux tentations du monde helvétique. Si vous obéissez aux règles du jeu, si vous vous montrez coopératifs, attentifs au bien commun, vous pourrez alors gagner en autonomie, cesser la vie communautaire et prendre seul vos responsabilités. Si, au contraire, vous ne vous conformez pas aux consignes, vous serez punis et resterez soumis à un contrôle strict. Quel est ce lieu paradisiaque? Le nouveau jeu d'une télévision en mal d'expérience vécue? Un remake soft d'«Arbeit macht frei»? Non, ce meilleur des mondes est tout simplement le nouveau système de bonus et de malus que le canton d'Appenzell applique aux requérants d'asile qui lui sont attribués. Les gentils organisateurs ont-ils fait leur formation dans les coulisses de Star Academy ou dans un chenil?



InFernal

L'agence de presse du Vatican Fides profite de la présentation des modèles été-hiver des grands couturiers pour rappeler riches et stars à l'ordre. Certains d'entre eux, peut-on lire sur une dépêche, «dépensent des millions pour acquérir le symbole sacré du christianisme et oublient ensuite, de façon peu chrétienne, que beaucoup souffrent de la faim dans le monde.» Etrange: la même agence ne monte pas au créneau pour stigmatiser les pères franciscains qui, après les Augustins, dépensent de coquettes sommes chez Mario Bianchetti, grand couturier italien, pour redessiner une bure avec poche spéciale pour le téléphone mobile! Il est vrai que les franciscains ont peut-être plus à cacher que Jennifer Aniston, Naomi Campbell ou Catherine Zeta-Jones. Lacroix and Co n'hésitent pas à se damner chaque année lors de leur défilé pour mettre en valeur ces magnifiques créatures de Dieu et... la croix leur va si bien!



L'auteur en est persuadé. Pour nous faire partager sa conviction, il se fait conteur. Ceux qui aiment les contes en auront pour leur compte! Le conteur en effet ne manque pas de talent. Il est visiblement le premier à prendre plaisir à son récit. Ce qui est le b-a-ba de l'art de conter, si on veut entraîner l'auditeur ou le lecteur dans les images, les approximations, les décalages que le conte autorise ou même exige. Le conte ici en question se veut plus qu'un simple divertissement. Il a une visée philosophique. Ce qui n'enlève rien à notre plaisir. Il

s'agit de nous faire revisiter les origines de notre univers, de la création du monde, de l'apparition des humains, en recourant aux mythes religieux traditionnels, mais aussi aux résultats les plus récents de la géologie et de la paléontologie.

Dans un premier et long temps, le ciel est occupé par une trilogie d'êtres divins. Pour sortir de leur ennui, ils mettent en branle la création de l'univers, puis celle de notre planète. Ils repèrent sur celle-ci un singe et une guenon, auxquels ils insufflent un supplément d'âme: et voici Luc et Lucy, nos ancêtres. Dès lors, le conte nous promène sur deux niveaux. Au ciel, les trois divinités restent très attentives à ce qui se passe sur la terre, où leurs nouvelles créatures s'émancipent, trouvent la station debout, l'avantage de se débarrasser de leurs poils superflus, les plaisirs de la sexualité, la maîtrise du feu, les nécessités de la chasse et de la pêche, bref tout ce qu'exige leur pérennité.



Il y a le «gros rouge qui tache», qu'à la rigueur on boit au goulot pour accompagner un saucisson sous la braise ou une tomme chaude. Un vin solide, qui désinhibe, un vin sans beaucoup de noblesse certes, mais que l'on avale sans trop calculer tant il est garant d'amitié et de franche bonne humeur.

Et puis, l'un n'excluant pas l'autre, il y a le vin qui réclame un verre savamment bombé pour dispenser dans la délicatesse tous ses arômes. Un nectar, aux teintes profondes, qui a mûri dans la patience, que l'on déguste au «comptegorgées», et dont on s'emploie à pro-

longer la saveur. Un vin comme une caresse, que l'on garde en bouche, et qui distille en premier lieu une ivresse de l'âme. Il en est un peu de la littérature comme de l'œnologie: les écrivains nous gratifient d'une palette de genres qui vont du «roman de gare», vite écrit-vite lu mais parfois agréablement divertissant, au recueil de poèmes qui, avant de se découvrir, exigent souvent du lecteur une disponibilité, un silence indispensables pour permettre aux mots de libérer leur musique contenue.

LE CIEL EST VIDE

Tout irait pour le mieux dans le monde des dieux et dans celui des hommes si les premiers ne s'abîmaient dans l'ennui - on ne peut le qualifier de mortel, mais... -, et si les seconds ne se confrontaient au tabou de l'inceste et à la mort. Ces avatars poussent une des trois divinités à descendre vivre parmi les humains, où par une altération de sa nature et de son esprit, une fille de Luc et Lucy se voue au célibat et à la prêtrise. Elle instaure pour les siens, chaque septième jour de la semaine, des célébrations religieuses aliénantes. Elle ira jusqu'à tenter de mettre à mort l'intrus d'origine divine. Ne manifeste-t-il pas son impossibilité à participer au rituel de la prière!

Le conte trouve son aboutissement en vidant définitivement le ciel de ses deux derniers ressortissants. Ils choisissent eux aussi de rejoindre la terre et de revêtir le pagne dont leurs nouveaux congénères couvrent leur nudité. Du coup, les manigances de la prêtresse n'ont plus d'objet. Les humains peuvent la neutraliser et retrouver une vie harmonieuse.

Le conteur est arrivé à ses fins: faire le procès de la religion qui altère la liberté des hommes! Il est vrai qu'en faisant allusion, par anticipation, à la révélation du Christ et à sa naissance, il nous laisse *in fine* le loisir de préférer à la fiction du conte une autre expérience du Dieu trinitaire: celle dont la Bible témoigne, et qui s'inscrit dans notre histoire. Il est vrai que ce n'est plus un conte.

Michel de Montmollin ■

Jean-Marie Adatte,

Les dieux préfèrent le pagne,
Ed. de L'Aire, 2002

GOUTEZ, C'EST DU BON...

C'est dans ce registre qu'opère le Neuchâtelois Nicolas Bonhôte, qui vient de publier aux Editions D'Orzens un ouvrage intitulé: *Tout résonne*. Au gré duquel sa plume cherche et trouve écho dans une série de gravures et dessins d'un autre artiste de chez nous: André Evrard. Le mariage du verbe substantiel de l'un et du trait concis de l'autre, tous deux pétris d'une même quête de sens, confère au présent livre une intériorité d'une rare richesse.

Les poèmes de Nicolas Bonhôte, comparables à des sortes d'arrêts sur images, à des «états d'être» suspendus, ne se «racontent» pas. Ils proposent, offrent des paysages intimes que le lecteur va, après les avoir ingérer, s'en être imprégné, passer à son propre crible émotionnel pour s'en approprier le rendu. *Tout résonne* se transforme ainsi en une suite d'évocations, à mi-chemin entre le concret et l'abstrait, qui entrouvent, ou à tout le moins désignent, des portes parfois insoupçonnées desquelles s'échappent, à mesure que le texte «fait son effet», des couleurs, des sons, des sensations dont on ignore s'ils sont purement imaginaires ou s'ils renaissent d'un passé enfoui. C'est très beau.

Laurent Borel ■

Nicolas Bonhôte,

Tout résonne,
Ed. D'Orzens, 2002